

CHŒUR DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

50^e

50 ans d'histoire musicale

Programme

Concert	2
Enchantement.....	3
Un accord parfait.....	4
Biographies	5

Histoires

Un peu plus de 50 ans d'histoire chorale.....	10
J'y repense avec beaucoup de tendresse.....	11
Vie chorale, vie sociale.....	15
Pour la musique, pour le Chœur, pour Chen.....	20
Un souvenir que la musique enrichit.....	23
Pour vous, le Chœur, c'était quoi? C'était quand?.....	28
Dans une autre vie.....	30
Joie, solidarité, fraternité	32
Un moment hors temps.....	38
Impressions d'un expatrié, membre tardif puis attardé du Chœur de l'Université.....	40
Ensembles	45
Voix ou violon	47
Prélude.....	48

CHŒUR DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

CONCERTE

14.5.2017
PROGRAMME

Programme

14 mai 2017, 17h, Victoria Hall

Cherubini: *Requiem* en do mineur

Beethoven: *Symphonie n° 9*, Finale: Hymne à la joie

Sébastien Brugière, direction

Marion Grange, soprano

Carine Séchaye, alto

Louis Zaitoun, ténor

Sacha Michon, baryton

L'Orchestre de Chambre de Genève

Pour ce concert, le Chœur de l'Université bénéficie du financement de l'Association genevoise des chœurs d'oratorio (AGECO) en faveur de l'engagement de musiciens professionnels et du soutien de la Ville de Genève.

Enchantement

Micheline Louis-Courvoisier (vice-rectrice de l'Université de Genève)

Le Chœur de l'Université fête ses cinquante ans. Quelle belle occasion de rappeler les effets multiples du chant et de l'enchantement! Des centaines de choristes ont pu ainsi partager l'expérience particulière que représentent la difficulté des vocalises, de la polyphonie (difficile pour une alto de chanter entre un ténor et une soprano, et réciproquement), les plaisirs de l'harmonie mais aussi de la dissonance. Il s'agit là d'une expérience qui engage le corps dans toute sa substance, l'esprit, l'âme pour ceux qui y croient. Et cette expérience a tout son sens dans une université, puisqu'elle permet de compléter et de nourrir les facultés cognitives rationnelles particulièrement sollicitées durant des études universitaires.

Des milliers de spectateurs ont pu se laisser «enchanter» au sens premier du terme à l'occasion des concerts donnés par le Chœur de l'Université de Genève. Fait rare, l'âge moyen des choristes reste le même, tout comme celui de nos étudiants qui ont eux-aussi toujours le même âge. Un fait stimulant, qui permet le mouvement, le renouvellement et qui fait entendre la voix et le souffle d'une génération pleine de sève et de puissance.

Un *Requiem* et un *Hymne à la joie* pour marquer cet anniversaire: un spectre émotionnel qui ne pourra pas nous laisser indifférents.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui permettent la longévité de ce chœur!

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Nicolas Boileau, *Art poétique*



Un accord parfait

Philippe Dinkel (directeur de la Haute école de musique de Genève)

Les accords entre la Haute école de musique de Genève et l'Université sont anciens, intenses et nombreux: bachelor musique et musicologie, échanges d'enseignements et de prestations, activités de recherche, tout récemment un nouveau master en ethnomusicologie en collaboration avec l'Université de Neuchâtel – tous ces projets bénéficient aux étudiants et témoignent de la plus heureuse des complémentarités, scellée au fil de solides amitiés.

On aurait néanmoins tort de circonscrire ces collaborations au champ académique et à la seule Faculté des lettres: la HEM est heureuse de pouvoir s'associer aux Activités culturelles de l'Université de Genève en proposant à l'un ou à l'une de ses jeunes diplômés de prendre les rênes du Chœur de l'Université durant les premières années de sa vie professionnelle, en assurant son encadrement et en lui fournissant ainsi un précieux terrain d'expérience pratique auprès de choristes très distingués et très passionnés.

Au-delà de la présence de la musique au sein du quadrivium médiéval, l'activité musicale pratique



joue depuis très longtemps un rôle social et artistique important dans les institutions d'enseignement supérieur – qu'il suffise d'évoquer ici la création à l'Université de Leipzig en 1701 du Collegium musicum par un étudiant en droit du nom de Georg Philipp Telemann, et dont la direction fut reprise ultérieurement par un certain Jean-Sébastien Bach... Plus généralement, les juristes et les médecins fournissent traditionnellement de larges cohortes de musiciens amateurs compétents et de mélomanes enthousiastes, même si la densité des programmes d'études issus de la réforme de Bologne ne permet plus que de manière exceptionnelle la poursuite de doubles études. Ajoutons enfin que la HEM offre depuis plus de vingt ans, et avec un succès jamais démenti, un cours de langage musical aux adhérents d'Uniz.

La HEM félicite le Chœur de l'Université pour les cinquante premières années de son existence et forme ses vœux les plus chaleureux pour les cinquante à venir, qu'elle se réjouit d'accompagner!



© Jacques Philippet

Le Chœur de l'Université de Genève

Le Chœur de l'Université a cette particularité de renouveler chaque année près de la moitié de son effectif, lié qu'il est à la vie académique et au corps étudiant qui le forme. Cet apport constant de nouvelles forces constitue l'une de ses principales richesses. Dirigé depuis 2008 par Sébastien Brugière, le Chœur de l'Université travaille en étroite collaboration avec la Haute école de musique de Genève (HEM), l'Orchestre de l'Université et encore l'Orchestre de Chambre de Genève (L'OCG). Depuis sa fondation, il se produit chaque année lors de différents concerts dans des lieux chers à la vie culturelle et musicale genevoise, comme la Cathédrale Saint-Pierre ou le Victoria Hall, étant ainsi intimement lié à la Cité dont il émane.



© Gregory Batardon

L'Orchestre de Chambre de Genève

L'Orchestre de Chambre de Genève (L'OCG) cultive sa différence par son originalité, son exigence et son audace. Garant de cette ambition, Arie van Beek en est le directeur artistique et musical depuis 2013. Associé à des structures prestigieuses, L'OCG est invité à se produire notamment à l'Opéra de Lausanne, au Grand Théâtre de Genève ou à l'Opéra de chambre de Genève. Son rayonnement est aussi souligné par sa présence dans de nombreux festivals et événements artistiques du bassin genevois et lémanique. Enfin, L'OCG prend à cœur sa mission pédagogique en faveur de la diffusion culturelle à l'échelle locale à travers de nombreuses et fructueuses collaborations artistiques avec l'enseignement scolaire primaire, secondaire et post-obligatoire, la Haute école de musique de Genève (HEM) et bien entendu le Chœur de l'Université.



© Jacques Erard

Sébastien Brugière direction

Sébastien Brugière est titulaire d'un Master de direction d'orchestre obtenu à la Haute école de musique de Genève dans la classe de Laurent Gay, en plus de ses diplômes d'interprétation de violon et de pédagogie. Grâce à son parcours aussi complet que brillant, Sébastien Brugière devient tout naturellement chef et directeur musical du Chœur et de l'Orchestre de l'Université de Genève en 2008, ainsi que du Chœur de Chambre de l'Université qu'il fonde en 2013. Outre ces trois ensembles, Sébastien Brugière dirige régulièrement de nombreuses formations en Europe et en Russie, parmi lesquelles figurent le Polish Philharmonic Sinfonia Baltica, le Saint Petersburg Youth Orchestra, le North Netherlands Symphony Orchestra, le Bulgarian State Opera Ruse, l'Ensemble Philharmonique de Genève, le Nouvel Orchestre de Genève, l'Ensemble Baroque du Léman, l'Orchestre de la Haute école de musique de Genève et l'Orchestre de Chambre de Genève. À l'opéra, il a dirigé *Faust* (Gounod), *La Traviata*, *La Bohème* et *Le Villi* (Puccini), *L'Enlèvement au sérail* (Tillon) et *Carmen* (Bizet). Enfin, depuis 2014, il est également chef et directeur musical de l'Orchestre de Chambre de Versoix ainsi que de l'Ensemble instrumental de Rolle, deux ensembles romands avec lesquels il se consacre principalement au répertoire d'orchestre de chambre et d'oratorio.



Marion Grange

soprano

Marion Grange débute sa formation musicale par l'étude du violoncelle au Conservatoire de Saint-Étienne, puis étudie le chant avec la Maîtrise du Conseil général de la Loire. Elle intègre ensuite la Haute école de musique de Genève (HEM), où elle obtient un Master de soliste en 2012 dans la classe de Marcin Habela. L'année 2014 marque le début de sa carrière internationale, avec sa présence remarquée dans plusieurs concours internationaux, en Allemagne (Stuttgart) et en Autriche notamment (Graz). Sur scène, ses talents ont été appréciés à l'Opéra de Lausanne pour *Hänsel et Gretel*, au Grand Théâtre de Genève pour son rôle dans *Le Devin du village* ou encore à l'Opéra de Toulon dans *Ariadne auf Naxos*. En concert, elle est régulièrement invitée à se produire dans le répertoire d'oratorio: le *Requiem* et la *Messe en ut* de Mozart, *Les Noces* de Stravinsky, le *Messie* de Haendel, *Gallia* de Gounod ou encore le *Magnificat* de Rutter.



Carine Séchaye

alto

Carine Séchaye est née à Genève où elle obtient ses diplômes de chant et de comédienne au Conservatoire. Elle se perfectionne ensuite à l'Opéra Studio International de Zürich. Bénéficiaire des bourses Friedl Wahl, Migros/Ernst Goehner, Leenaards et de la fondation des Saints Anges (Paris), elle est aussi lauréate de concours internationaux. Régulièrement invitée en Allemagne et en France, elle se produit dans de nombreux concerts et récitals à Genève, Lausanne, Bâle, Montreux,... Au Grand Théâtre de Genève, elle chante le Page (*Salomé*), Berta (*Barbiere di Siviglia*), la 2^e dame (*Flûte enchantée*), Sméraldine et Bersi. En mai 2012, elle est Frédéric (*Mignon*) aux côtés de Sophie Koch et Diana Damrau. Dans le rôle-titre de *Aiglon* à Lausanne et à Tours (2013), la presse a salué d'une voix commune son «extraordinaire engagement dramatique et vocal». Elle chante entre autres sous la baguette de Nello Santi, Alain Altinoglu, Alberto Zedda, Laurent Campellone, Jean-Yves Ossonce, Nir Kabaretti et Enrique Mazzola et travaille à la scène avec Omar Porras, Jean-Louis Grinda, Damiano Michieletto, Renée Auphan, ou encore Dieter Kaegi.



Louis Zaitoun

ténor

Passionné d'art lyrique, Louis Zaitoun obtient une License en musicologie à la Sorbonne. Il étudie le chant auprès de professeurs tels que Gary Magby, Pierre Catala, Leontina Vaduva ou encore Christine Schweitzer. Louis Zaitoun est reçu à la Haute école de musique de Lausanne où il obtient son Master avec les félicitations du jury. Il étudie actuellement à la Haute école de musique de Bern où il a été reçu en Master soliste, et se perfectionne en parallèle auprès du grand ténor Piero Visconti à Rome. Sa voix de ténor lyrique et ses acquis dramaturgiques lui permettent d'aborder une grande variété de rôles et de répertoires. Il chante les premiers rôles aussi bien dans des opérettes comme *Les Brigands* ou *La Vie parisienne* d'Offenbach, ou encore *Chilperic* d'Hervé, que dans des œuvres du belcanto comme *Rita* de Donizetti, ou des œuvres plus dramatiques comme *Manru* de Paderewski, *Tosca* et *La Bohème* de Puccini ou *Rigoletto* de Verdi.



Sacha Michon

basse

Baryton genevois formé à la Haute école de musique de Lausanne dans la classe de Gary Magby, puis auprès d'Edda Moser et de la Fondation Royaumont, Sacha Michon a fait partie de l'Envol, troupe de l'Opéra de Lausanne, et se voit confier en divers endroits de nombreux rôles (*Germont* dans *La Traviata*, *Marcello* dans *La Bohème*, *Malatesta* dans *Don Pasquale*, *Moralès* dans *Carmen*, *Valentin* dans *Faust*, etc.). On l'entend en Suisse (Opéra de Lausanne, Avenches), en France, en Allemagne et au Japon. Il chante aussi en récital et oratorio, ainsi que dans des créations contemporaines (*Pendulum* choir des frères Décosterd, *Michel Servet* de Shauna Beesley). Récemment, il est le baryton dans *Un Juif pour l'exemple*, film de Jacob Berger, et donne 26 représentations du *Festin de saint-pierre* (Vincent Aubert). Il tourne régulièrement avec le spectacle russe *Transsibirskaïa*. Il enseigne la phonétique pour chanteurs et le chant pour les étudiants en direction chorale à la Haute école de musique de Genève et de Neuchâtel.

CHŒUR DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

50^e
CHŒUR

HISTOIRES

Un peu plus de 50 ans d'histoire chorale

Ambroise Barras (responsable des Activités culturelles de l'Université de Genève)

Le Chœur de l'Université fête cinquante ans d'engagement musical. Quelques points remarquables émergent de son histoire de chœur d'oratorio, de son premier *Requiem* de Mozart en juin 1967 jusqu'au Finale de la *Symphonie n° 9* de Beethoven,

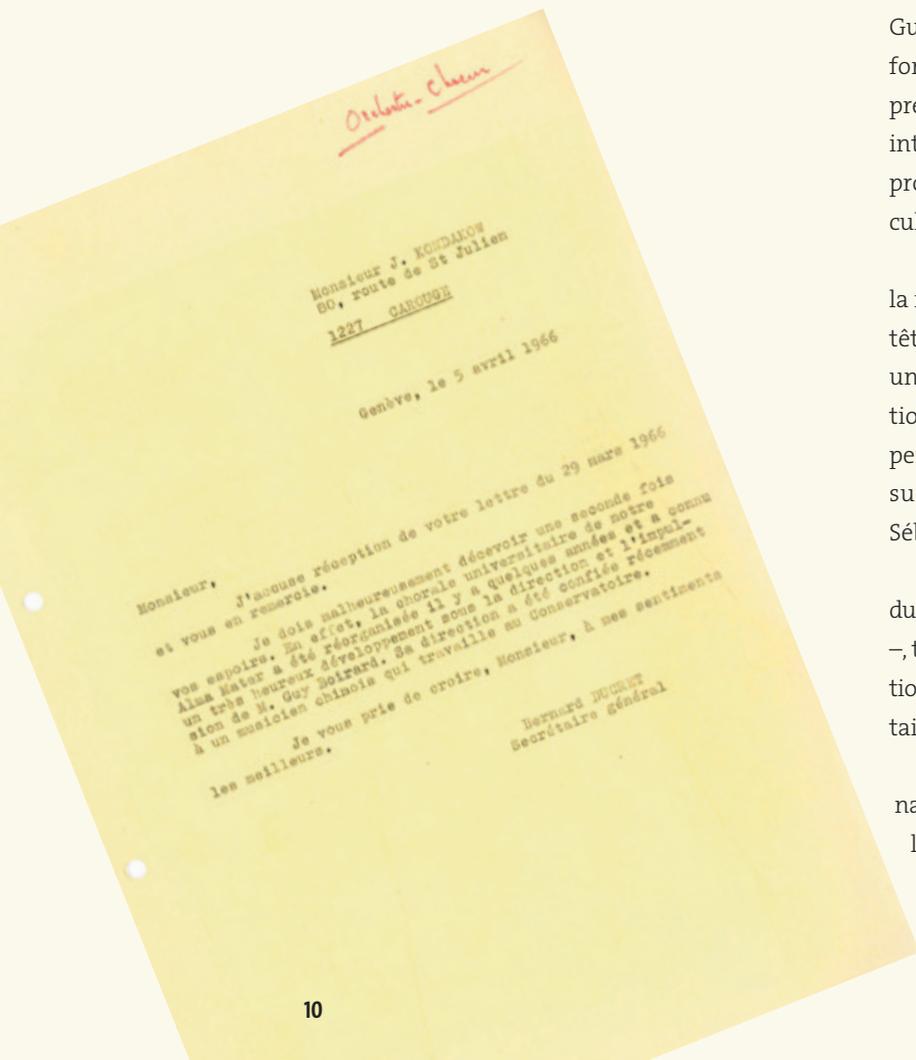
au programme de ce concert jubilé du 14 mai 2017 au Victoria Hall.

Aussi loin que nous ayons pu remonter, la première mention d'une chorale universitaire à Genève date de 1903: ses interventions chantées agrémentent alors une «causerie» du recteur D'Espine. En 1962, Guy Boissard, étudiant en psychologie, réanime une formation jusque-là un peu précaire et donne un premier concert en février 1963 lors des III^e journées internationales de l'art. En mai 1965, il propose un programme a cappella exécuté au premier Festival culturel de l'Association genevoise des étudiants.

L'ensemble vocal adopte un tempo plus réglé avec la nomination de Chen Liang-Sheng, qui en prend la tête en 1966, véritable date de fondation du Chœur universitaire – comme il s'intitule alors. Les répétitions s'enchaînent, et les concerts, que Chen dirige pendant plus de 30 ans. En 1998, Gleb Skvortsov lui succède pour dix ans, auquel succède à son tour Sébastien Brugière en 2008.

Trois chefs pour trois grands moments de l'histoire du Chœur. Trois origines – la Chine, la Russie, la France –, trois personnalités musicales, trois styles de direction qui auront modelé et modulé l'expérience de centaines et centaines de choristes jusqu'à aujourd'hui.

Les Activités culturelles de l'Université sont reconnaissantes de ce que le Chœur a accompli, par et pour la communauté universitaire de Genève, à travers l'engagement passionné de ses chefs et la passion engageante de ses choristes.



J'y repense avec beaucoup de tendresse...



Chen Liang-Sheng (directeur du Chœur de l'Université de Genève, 1966-1998)

Marie Zesiger — Chen Liang-Sheng, le parcours qui, de Chine, vous a mené à Genève est particulièrement sinueux. Tout comme celui qui vous a amené à poursuivre une carrière musicale. D'où tenez-vous cette vocation?

CLS — La première fois que j'ai entendu une œuvre symphonique, à Hong-Kong, alors que j'étais au collège, j'ai été tout de suite conquis. J'ai absolument voulu apprendre comment reproduire une telle harmonie entre les différents éléments musicaux. L'harmonie est la base de tout pour moi.

MZ — Avez-vous d'emblée opté pour la direction chorale?

CLS — Non, je voulais avant tout comprendre comment écrire la musique, étudier la théorie et la composition. Jusqu'à ce qu'un violoniste, que j'accompagnais au piano ici, à Genève, me demande

pourquoi je ne faisais pas le conservatoire. J'avais déjà ma licence en théorie composition, mais il m'a conseillé de faire de la direction. Il est venu avec moi parler au directeur du Conservatoire, je ne parlais pas français alors.

MZ — Comment en êtes-vous venu à prendre la direction de la Chorale universitaire (ainsi nommée en 1965)?

CLS — C'est arrivé bien plus tard! À l'époque, c'était encore une petite chorale, dirigée par Guy Boissard. Un jour, ça devait être en 1965, alors que je buvais un thé au Dorian, on m'a demandé si j'accepterais de diriger cette chorale. J'ai répondu que je pouvais essayer...

MZ — Vous souvenez-vous du premier concert que vous ayez donné avec la Chorale?

CLS — Le tout premier concert, c'était en 1966. Je me souviens que j'ai perdu les partitions en route, alors que j'étais à vélo. C'était très drôle! Je suis allé voir la police pour les retrouver. On avait donné un concert

Crédit: Jean-Rémy Berthoud

dans une petite salle en face du Victoria Hall. Les années suivantes, nous avons pu commencer à faire de plus grands concerts.

MZ — En 1967, vous avez donné votre premier grand concert, avec le Requiem de Mozart.

CLS — Oui, c'était le vrai lancement. Cette année-là, il y a eu un grand dévouement, une grande énergie de la part des membres du Chœur. Tout le monde pensait que le Requiem était trop ambitieux, mais finalement ça s'est bien passé, et ça a attiré beaucoup de choristes pour l'année suivante.

MZ — En 1984, vous avez décidé d'emmener pour la première fois un chœur suisse en République populaire de Chine, le Chœur universitaire.

CLS — Nous parlions depuis un moment avec Bernard Ducret, alors Secrétaire général de l'Université, de faire le pont entre la Suisse et la Chine. Si vous observez bien, vous verrez que chaque année, avant et après le

voyage, il y a toujours eu un soliste ou un artiste chinois qui participait aux projets du Chœur. L'échange avec la Chine, ce n'était pas seulement

le voyage. Nous nous sommes beaucoup investis, nous avons donné du matériel aux bibliothèques musicales en Chine, par exemple, alors que l'échange n'était pas si facile à l'époque. Nous n'étions même pas sûrs qu'une messe serait acceptée en Chine, les gens n'étaient pas habitués à ça... Nous avons aussi beaucoup travaillé avec le Conservatoire de Pékin, dont les musiciens sont venus quelques années plus tard en Suisse. Aujourd'hui, cet orchestre est très réputé en Chine.

MZ — Pour la tournée en Chine, une soixantaine de choristes ont chanté quelque 8 concerts...

CLS — Oui, ça doit être à peu près ça. Nous n'avons pas pensé en nombre. Nous avons chanté partout là où nous avons pu avec un immense plaisir.

MZ — Vous avez choisi d'interpréter avec l'Orchestre du Conservatoire de Pékin la Messe en ut de Mozart et la 9^e symphonie de Beethoven.

CLS — Ce sont des œuvres incontournables. Mozart peut toucher et impacter les futurs mélomanes, comme ça a été le cas pour moi. À cette époque-là, comme je l'ai dit, ce n'était pas évident de faire entendre une messe en Chine. Finalement, ça s'est bien passé. Beethoven, c'était plus tard, en 1987, lorsque l'Orchestre Symphonique du Conservatoire de Pékin est venu en Suisse. C'était un moment culminant dans la carrière du Chœur.

Comment se faisait le choix des œuvres que vous joueriez avec le Chœur chaque année?

CLS — Ce n'était pas facile, car il fallait tenir compte des différents niveaux des choristes et de la difficulté de l'œuvre pour chacun. Si c'est trop difficile, on perd petit à petit la concentration et la motivation

“
Heureusement le concert c'est fin mars, y a peut-être encore espoir, autrement c'est bouillabaisse pourrie.
Chen Liang-Sheng



Chen Liang-Sheng

Crédit: Nicolas Senn

des membres du Chœur durant l'année. Si c'est trop facile, ils s'ennuient. Je n'ai par exemple jamais fait le Requiem de Fauré, car je doutais que l'on puisse tenir une année avec cette œuvre.

MZ — La programmation de grandes œuvres du répertoire classique devait aussi être décisive par rapport au nombre de nouveaux étudiants qui s'inscrivaient au Chœur?

CLS — Oui, c'est comme dans un bon restaurant. Si on voit que le plat du jour ne convient pas, on ne revient pas forcément. Il faut absolument prendre en compte la programmation, on ne peut pas faire chanter n'importe quoi. Certains étudiants viennent chanter une année ou deux et peut-être qu'ils ne chanteront ensuite plus jamais de leur vie, mais ils auront découvert une œuvre classique incroyable. Certaines années, l'enthousiasme était plus important que d'autres. Des choristes particulièrement mordus m'ont laissé des souvenirs très touchants. Par exemple, en 1972-73, alors que l'on préparait la Missa solemnis de Beethoven, des membres du Chœur répétaient en été dans le bureau des Activités culturelles, sur les marches d'escalier, avec un petit piano. Ça, c'est un état d'esprit qui me plaisait. Le soliste Theo Altmeyer qui chantait avec nous cette année-là avait même qualifié sa collaboration avec le Chœur de l'Université de Sternstunde (heure de gloire) dans sa carrière.

MZ — Vous n'aviez pas une réputation de «tendre» avec les choristes...

CLS — Préparer des concerts prend du temps et de la persévérance, c'était parfois trop pour certains choristes, alors que d'autres aimaient ça.

MZ — Vous donniez des surnoms assez cocasses aux choristes.

CLS — Oui, mais ce n'était pas réfléchi. Ça les faisait rire, mais je ne faisais pas exprès, ça sortait comme ça. Il y a tellement de petites anecdotes à raconter, j'y repense avec beaucoup de tendresse.

MZ — Vous avez pu, durant de nombreuses années, bénéficier de l'accompagnement d'orchestres professionnels.

CLS — J'ai toujours choisi des orchestres avec lesquels on pouvait bien travailler. C'était une chance pour le

Chœur que de chanter avec eux, ils pouvaient ainsi voir ce que c'était que le travail des répétitions, du concert... Mais le plus important pour moi est que chacun saisisse le message de l'œuvre. Le Chœur a par exemple chanté à trois reprises la Missa solemnis, de Beethoven. Pour composer cette œuvre, Beethoven collait des définitions de tous les mots sur son pupitre. Lorsqu'on chante, au moment le plus intense, il faut vraiment sentir et sortir la signification, le credo de l'œuvre qui nous parle. Cela doit disparaître dans l'attitude du choriste. Chacun pousse l'autre à avancer vers ce qu'il croit, vers ce qu'il a vu et senti à travers l'œuvre. Ce n'est pas une mise en scène exagérée, c'est ce que l'on doit percevoir à l'écoute d'un concert et l'écriture de l'œuvre nous donne des indications précises à ce sujet.

MZ — Avez-vous une méthode, un style particulier de direction?

CLS — Le principe de la direction, pour moi, c'est de lancer une impulsion, une orientation. J'essaie de faire communiquer l'intention de l'œuvre, le mouvement, et ça retombe chez chacun de manière différente.

MZ — Qu'avez-vous apprécié à diriger de jeunes étudiants, dont l'effectif se renouvelait chaque année?

CLS — Ce n'est pas qu'ils soient jeunes. On peut aussi travailler avec des personnes plus âgées. Ce qui est important, c'est la motivation, la volonté. Mais, effectivement, le fait qu'il y ait beaucoup de nouveaux chaque année m'obligeait à travailler d'une certaine manière, à adapter avec soin le répertoire. Si le groupe avait été plus stable, j'aurais pu compter sur une accumulation des acquis mais là, les nouveaux dépendaient des anciens, et ils devaient aussi pouvoir suivre.

MZ — Au fil des années, vous avez constitué autour de vous un noyau de choristes fidèles.

CLS — Oui, certains choristes sont restés très longtemps, et le Chœur a constitué un chapitre très





Ténors: tenez pas note comme crabe qui mord...

Chen Liang-Sheng

important de leur vie. D'ailleurs, moi aussi, j'ai grandi avec le Chœur et tous ces choristes. Mais, chaque année, il y avait quand même toujours un grand nombre de nouveaux arrivants.

MZ — Les choristes qui ont chanté sous votre direction témoignent d'une véritable «famille» au sein du Chœur. Quel est votre sentiment par rapport au groupe que vous avez mené tout au long de ces années?

CLS — Je n'associe pas forcément tout de suite le côté social au Chœur. C'est vrai que l'on buvait une bière après la répétition parce qu'on avait soif et c'était certainement important pour les choristes, mais ce n'était pas la raison de notre rassemblement. Pour moi, ce qui compte avant tout, c'est l'œuvre. J'ai réussi quelque chose lorsque j'apprends qu'un choriste a grandi avec une Missa solemnis et qu'il l'écoute encore aujourd'hui une fois par jour. C'est la magie de la musique et c'est ce qui nous rassemblait surtout.

MZ — À travers vous, le Chœur universitaire a acquis une belle renommée dans la vie culturelle genevoise.

CLS — Nous avons toujours eu un complexe d'infériorité vis-à-vis de Lausanne. Là-bas, c'était toujours mieux. La preuve: ils pouvaient venir chanter tant qu'ils voulaient, alors que nous devions sans cesse demander des autorisations. Il a fallu que l'on relève le niveau et que l'on soit à la hauteur.

MZ — Ça a plutôt bien réussi! Les concerts annuels étaient des événements attendus à Genève, dont on parlait beaucoup dans les journaux...

CLS — Je ne pense même pas en termes de réussite. J'ai la satisfaction d'avoir osé attaquer ce gros projet. Mais, effectivement, nous avons acquis une certaine renommée. On m'avait d'ailleurs demandé de diriger un autre grand chœur à Genève, mais j'ai dit que j'avais déjà un grand chœur: celui de l'Université!

MZ — Vous êtes resté 30 ans à la direction, vous n'avez jamais voulu faire autre chose?

CLS — Non. On m'a demandé d'enseigner des cours au Conservatoire, mais je n'ai pas accepté. Je ne voulais pas avoir plusieurs projets en même temps.

MZ — Avez-vous par la suite dirigé d'autres chœurs, en Chine par exemple?

CLS — J'ai dirigé quelques orchestres et je donne encore aujourd'hui des cours de coaching. Mais maintenant, le pont entre la Chine et la Suisse existe, je n'ai plus rien à faire!

MZ — Quel est votre meilleur souvenir de votre engagement avec Chœur universitaire?

CLS — La première fois que nous avons joué la 9^e symphonie de Beethoven. C'était vraiment quelque chose. Je vous évoque ce souvenir, mais je ne peux pas vraiment en parler, je n'ai pas les mots pour le décrire.



Le phénix et le dragon, documentaire de Bertrand Theubet (1985). Crédit: RTS



Crédit: Jean-Rémy Berthoud

Vie chorale, vie sociale

Raymonde Wagner (choriste, 1967-1998)

19h45, salle Rouiller: les choristes arrivent dans un grand brouhaha. Vers 20h, Heidi Raymond, professeur de chant et figure-clef du Chœur, nous lance dans une demi-heure d'exercices de voix et nous prépare avec force et bienveillance à quelques passages particuliers, aux côtés de Fredy Felgenhauer, notre pianiste discret, efficace, doué, qui va nous accompagner toute la soirée. Vers 20h10, Chen Liang-Sheng, notre chef de chœur, descend tranquillement les marches de l'auditoire Rouiller, à Uni Dufour. C'est là, à l'écoute de l'énergie qui émane de la masse chorale, qu'il fait le choix du passage par lequel il va commencer la répétition.

Pourquoi rejoindre les rangs d'un chœur? Pour faire de la musique, pour chanter en groupe, pour changer d'activité en fin de journée, pour rejoindre des personnes qui partagent un intérêt commun...

Jusqu'au jour où nous réalisons que cette insertion chorale peut conduire à comprendre qu'une partie de notre vie s'est articulée, structurée, construite, à travers et grâce à ce lieu de vie, grâce aussi à son chef et aux choristes.

Du travail d'une partition à l'entraide, du «je» au «nous»

D'une répétition à l'autre, nous sommes entraînés dans des apprentissages multiples: la partition, la musique qui est sous nos yeux, mais aussi l'écoute (les registres ont besoin les uns des autres pour trouver leur note d'entrée), l'entraide (là où la partition n'exige pas de respiration commune à un registre, nous prenons l'air les uns après les autres, de manière à ce que l'auditeur ne perçoive qu'une ligne continue), l'attention à nos voisins (nous devons glisser notre voix dans un tout, sans chercher à jouer les *diva*), etc.

Ces apprentissages auxquels nous sommes engagés sont d'autant plus marquants qu'ils sont exprimés par Chen dans des formules percutantes dont il a le secret, qui rapidement entrent dans la langue vernaculaire du chef et du Chœur. La force de ces apprentissages vient de ce qu'ils sont transposables dans la vie de tout un chacun. Par exemple, en français dans le texte: «ceux qui crient (ndlr. 'chantent fort'), ce sont ceux qui ne connaissent pas la partition!»: qui dit mieux, dans tout groupe humain ayant perdu la mesure et le sens de son activité?

Des partitions à l'histoire de la musique

D'un compositeur à un autre, Chen nous fait travailler des œuvres sans manquer de les situer dans leur contexte historique, ainsi que dans la vie du compositeur, au détour de commentaires en cours de répétition. Il nous fait naviguer à travers les répertoires baroque, classique, romantique, mais aussi moderne. Il nous a permis de créer à Genève, en 1970, l'imposant *Requiem* de Berlioz. Pour le centenaire de la naissance de Jean Piaget, en 1996, le Chœur a chanté une œuvre que Daniel Hameline, professeur de Philosophie de l'éducation à la FAPSE, avait composée pour cette occasion. Chen nous a aussi préparés à chanter occasionnellement avec d'autres chefs. Ainsi, en 1970, une trentaine de choristes a rejoint les chœurs complémentaires du Grand Théâtre de Genève pour participer à une douzaine de représentations de l'opéra *Boris Godounov* de Moussorgski, sous la direction de Georges Sébastian. Plus tard, un groupe de femmes

du Chœur a chanté les *Nocturnes* de Debussy, sous la direction de Georges Prêtre.

D'une langue à l'autre

La pratique chorale offre de belles occasions d'explorer, outre le français, de nombreuses langues: allemand, anglais, latin, russe, italien... Si cet aspect complique la tâche de choristes indigènes, il devient une invitation pour d'autres à se familiariser avec des idiomes peu pratiqués dans notre région ou à notre époque, et même un jeu pour les futurs interprètes. Comme quelques-unes de

ces langues sont maternelles pour certains de nos choristes, elles facilitent leur intégration: étudiants allemands en droit, anglo-saxons en physique, collaborateurs du Palais des Nations, etc.

Premiers pas dans la vie associative...

Soutenu par les Activités culturelles et Annie Lefèvre qui, dans ces années-là, est à leur tête, un comité se réunit régulièrement, composé d'étudiants et de non-étudiants (ces derniers assurant la «basse continue» d'une année à une autre). Voilà où apprendre à s'exprimer en public, à organiser des répétitions hors-les-murs, des concerts, la vente de billets, la publicité, les après-concerts, des voyages, des tractations avec les consulats des pays qui nous reçoivent. Voilà aussi où apprendre à accueillir chœurs et orchestres avec qui nous collaborons. En outre, il

“**Trop fort, trop fort!
C'est pas le bataille
de bouquetins!**”
Chen Liang-Sheng

“**Laissez aller! Il n'y a
pas de piscine, mais
mouillez-vous un peu!**”
Chen Liang-Sheng

s'agit d'apprendre comment entrer en contact avec le Rectorat et Bernard Ducret en particulier, alors Secrétaire général de l'Université et ami du chœur, à l'occasion de la préparation des interventions du Chœur universitaire au cours des cérémonies du *Dies academicus*, ainsi qu'avec les acteurs de la vie musicale à Genève et en Suisse.

Les fils tirés se nouent, s'entrelacent, de répétitions en concerts donnés à Genève (Victoria Hall, temples de la Madeleine et de St-Gervais, Cathédrale St-Pierre, place de la Fusterie, Hôpital cantonal...), en Suisse (Coppet, Lausanne, Martigny, Winterthour, Bienne, Porrentruy). Voyages et concerts inoubliables à l'occasion de collaborations avec des chœurs et des orchestres, à Belgrade (Yougoslavie d'alors), Sofia et Primorsko, sur la mer Noire (Bulgarie), à Pékin, dans la région londonienne, à Prague et Hradec Králové (Tchéquie), à Lublin, dans le cadre d'une entraide interuniversitaire, entre l'Université de Genève et l'Université catholique de Lublin (Pologne).

Travail choral, activité de groupe, maîtrise du français non obligatoire... ces caractéristiques, renforcées par l'attitude d'ouverture de Chen à qui se présente, sont autant d'ingrédients qui font du Chœur un lieu d'accueil pour les étudiants genevois, confédérés et étrangers et pour des non-universitaires. Rassembler des personnes de toutes origines pour leur faire construire un objet commun entraîne la création de liens entre elles, qui mènent à des amitiés, des amitiés d'une vie, des mariages, des collaborations professionnelles. Cette part de la vie chorale,

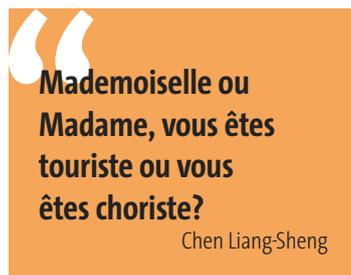
que Chen appelle «activités sociales», à laquelle il accorde beaucoup d'attention, nous conduit à intervenir dans des moments plus solennels, qu'ils soient tristes (obsèques de Marcel Raymond, de Jean Piaget, de Bernard Ducret) ou joyeux (cérémonies de mariage, fêtes, anniversaires...).

Que sont devenus les choristes passés par le Chœur universitaire?

Au début de l'année 2013, grâce à des listes retrouvées dans nos archives privées, aux nouvelles technologies, au bouche à oreille, nous avons cherché et retrouvé la trace d'environ deux-cents-cinquante «anciens». Dans quel but? Celui de fêter Chen, à l'occasion de ses quatre-vingts ans. Presque tous ont répondu à notre appel qui leur parvenait 10, 15, ou 20 ans après qu'ils avaient terminé leur séjour à Genève. Quelque cent-cinquante

personnes sont arrivées des quatre coins du monde pour des retrouvailles sur la terrasse du Château de Dardagny (campagne genevoise) et pour un repas suivi de quelques chants dirigés par Chen, à la salle des Chevaliers.

Ces «anciens», dont nous avons la trace, ont inscrit leur vie professionnelle dans des domaines nombreux et variés en Suisse, en Europe, en Afrique, en Asie, en Amériques du Nord et du Sud: enseignement, recherche ou pratique dans le champ médicosocial, dans les domaines de l'interprétation et la traduction, de la théologie, des arts graphiques, de l'économie et du droit, des sciences et technologies, de la musique... Des noms? En voici quelques-uns: Jean-Christophe



Aubert, organiste, chef de chœur et mathématicien à l'Université de Lausanne, Ioanna Berthoud-Papandropoulou, professeure à la FPSE et docteure *honoris causa* de l'Université de Patras (Grèce), Francine Carrillo, théologienne et poète, Sylviane Dupuis, poète, dramaturge et essayiste, chargée de cours à la Faculté des lettres, Vaughan Jones, Médaille Fields en 1990, Nicolas Levrat, professeur à la Faculté de droit, Dominique Louis, chef du protocole adjoint à l'État de Genève, Luca Ricossa, professeur à la HEM de Genève, André Wyss, professeur de littérature française à l'Université de Lausanne, actuellement président d'Uniz à Genève. De nombreux anciens, restés sur place, chantent encore et se retrouvent dans des chœurs de la région genevoise. Où que nous soyons dans le monde, particulièrement nous dont la vie a été marquée par ces années chorales, sommes reconnaissants des temps de travail que nous avons eu le privilège de vivre avec quelqu'un qui a le don de transmettre le goût, l'intérêt et la joie de la musique.



Le phénix et le dragon, documentaire de Bertrand Theubet (1985). Crédit: RTS

“

Micheline: qu'est-ce que cherches-tu? Un autre chef de chœur?

Chen Liang-Sheng



Le phénix et le dragon,
documentaire de Bertrand
Theubet (1985). Crédit: RTS

“

**Classique: une semaine
avant le concert,
vous faites le caca;
je sais vous chantez
mal, mais vous êtes
toujours contents.**

Chen Liang-Sheng



Pour la musique, pour le Chœur, pour Chen



Cécilia Rydbeck (choriste, 1966-1998)

Marie Zesiger — Comment avez-vous intégré le Chœur de l'Université?

CR — J'y suis arrivée lorsque j'ai commencé l'école d'interprète à l'Université de Genève. J'arrivais de Suède, où je chantais déjà dans un chœur. Je me suis renseignée, et, dès ma deuxième semaine genevoise, je suis allée chanter à la «chorale universitaire».

C'était à la Cité Universitaire de Champel, fin octobre 1966. On a commencé avec le Requiem de Mozart, je m'en souviens. Les répétitions avaient lieu le mardi. Le chef Chen Liang-Sheng venait de commencer aussi, je l'ai trouvé adorable. Il ne parlait pas bien français alors nous parlions en anglais, il a d'ailleurs cru que j'étais américaine!

«Une salve d'applaudissements, jaillie spontanément dans l'austère lieu de culte, vint opportunément saluer l'effort couronné de succès de tous les musiciens et rappeler aux esprits chagrins que l'auditeur peut exprimer son plaisir avec dignité.»

Le Courrier, 30 juin 1967, sur le premier Requiem de Mozart du Chœur universitaire



**Vous faites très bien
dans baignoire ou
douche, mais dès
cravate, plus rien.**

Chen Liang-Sheng

MZ — Combien de choristes comptait alors le Chœur?

CR — Une cinquantaine. Pour le concert en juin 1967, à Saint-Gervais, nous avions quelques renforts pour les hommes. Il y a eu une critique du concert qui disait: «on prend un groupe de jeunes, un chef chinois, le Requiem de Mozart, et vogue la galère!», le journaliste était très admiratif. Il avait été demandé aux spectateurs de ne pas applaudir à la fin du concert «dans la maison de Dieu». Cinq secondes de silence... et tout le monde a applaudi. Le Courrier avait commenté que Dieu n'aurait sûrement pas eu d'objection à ce qu'on félicite ces jeunes. Nous étions tous très émus, nous pensions encore que Chen allait devoir repartir en Chine, car il était apatride et pas encore employé par l'Université. Finalement, il a pu rester!

MZ — Y avait-il des auditions pour entrer dans le Chœur?

CR — Non, pas pour y entrer, mais en cours d'année tout le monde devait passer une audition, mais jamais individuelle, nous étions toujours au moins deux par voix. Le but n'était pas d'éjecter les choristes mais seulement de vérifier si l'œuvre qu'on était en train de travailler était sue. D'ailleurs les personnes qui avaient raté une première fois pouvaient sans problème se représenter plus tard, et en général cela marchait la seconde fois. Il y a eu de rares cas où nous avons dû dire à un-e choriste que ce n'était peut-être pas une très bonne idée de rester...

MZ — Avez-vous pris part aux voyages que le Chœur a fait durant ces années?

CR — Oui, je suis allée en Chine et deux fois à Prague, en 1991 et 1994. À Pékin, on a chanté avec l'Orchestre de Pékin. Un grand succès! Ensuite, l'Orchestre de Pékin est venu en Europe, et nous sommes même allés à Florence avec eux.

MZ — Le Chœur vous a tout de suite permis de vous faire de nombreuses relations?

CR — Oui, il y avait beaucoup d'étrangers, je suis moi-même suédoise, mais il y avait des gens qui venaient de partout. C'est là que je me suis fait mes premiers amis suisses et ce sont des amitiés qui durent encore! Le Chœur était un lieu de rencontres amicales... et plus si entente. Il y a eu au moins vingt mariages entre choristes!

MZ — Un vrai lieu de socialisation...

CR — On ne compte pas le nombre d'apéros...! On a dû passer des mois à la Cave valaisanne où nous nous retrouvions très souvent, notamment après les répétitions et les concerts, jusqu'à ce que Chen nous fasse changer de bistrot car il trouvait que les frites n'y étaient pas assez «viriles». Nous sommes alors partis à la brasserie de l'International.



MZ — Pourquoi être restée aussi longtemps (30 ans) au sein du Chœur de l'Université?

Crédit: Jean-Rémy Berthoud

CR — Pour la musique, pour le Chœur, pour Chen. Il n'y avait pas vraiment de raisons d'arrêter. Chen est un musicien extraordinaire, on a eu beaucoup de chance. Aujourd'hui encore, je continue de chanter dans un autre chœur de Genève, avec une douzaine d'ex-«chiens». Ses conseils nous inspirent toujours.

“ Basses: ne venez pas avec un caquelon dans le ventre.

Chen Liang-Sheng

Un souvenir que la musique enrichit

Gleb Skvortsov (directeur du Chœur de l'Université de Genève, 1998-2008), Mathilde Reichler et Fabrice Guibentif (choristes et membres du comité du Chœur)

Marie Zesiger — Vous êtes né à Saint-Petersbourg, comment êtes-vous arrivé à Genève?

GS — J'avais terminé mes études de chef de Chœur à Saint-Petersbourg et j'ai voulu faire un stage avec Michel Corboz, au Conservatoire de Genève. Je suis arrivé comme étudiant. J'ai continué mes études et, quatre ans après mon arrivée, en 1998, j'ai pu obtenir le poste de chef du Chœur de l'Université. J'ai beaucoup aimé la ville de Genève et j'y suis resté à la fin de mes études... J'étais allé étudier une année à Vienne, mais cela ne m'a pas plu, c'était trop rigide scolairement.

MZ — Comment se sont passés vos débuts à la direction du Chœur, en succédant à Chen Liang-Sheng, qui avait «régné» pendant 30 ans?

GS — Ça s'est très bien passé. Il faut dire que pas mal de gens s'en sont allés au départ de Chen. Il y a eu beaucoup de nouveaux, curieux de voir comment ce serait avec moi. Au début de mon mandat, en plus de diriger le Chœur et de le faire progresser, ma mission était de rajeunir un peu l'effectif. Quand je suis arrivé, l'âge moyen du Chœur était plutôt élevé. Il ne s'agissait pas de chasser les gens qui y étaient, mais il fallait mobiliser les étudiants, qu'ils sachent que c'était un chœur pour eux. La première année de mon mandat, j'ai fait passer une audition à tous les choristes un mois avant le concert. Certains choristes ont reçu une lettre qui les informait qu'ils ne pouvaient pas chanter dans le Chœur. C'était très délicat, mais c'était une transition nécessaire à mon arrivée. Par la suite, j'ai fait des auditions seulement pour les nouveaux arrivants. Depuis ce moment de transition un peu difficile, le Chœur se renouvelle chaque année avec l'arrivée des nouveaux étudiants.



FG — Est-ce que la transition avec Chen a été accompagnée par lui?

GS — Pas du tout. Je l'ai vu une fois. Ce n'est pas lui qui m'a choisi, c'était une commission de l'Université. Aujourd'hui, il y a un partenariat avec la Haute école de musique, la nomination du futur chef n'est plus assumée par l'Université. Ce partenariat avec la HEM s'est créé à une époque assez compliquée, de changements, où l'Université signait beaucoup de conventions avec les Hautes écoles. Je trouve d'ailleurs dommage que l'Université ne choisisse plus directement son chef de Chœur, et je pense que cela ferme aussi un peu les portes aux différentes collaborations du Chœur, par exemple pour les orchestres.

FG — C'est vrai qu'avant, l'Orchestre de la Suisse Romande était par exemple tenu, deux fois par an, d'assumer un concert avec un chœur. Le Chœur de l'Université en a beaucoup bénéficié.

GS — Oui, mais durant les dix ans de mon mandat, j'ai pu déjà constater de nombreux changements.

En répétition à Uni Dufour, 2001

Aujourd'hui, il faut payer un orchestre pour que le Chœur puisse chanter avec lui. À mon époque, il y avait moins de commerce là autour. Quand je suis arrivé, le Chœur avait une place importante dans la vie musicale de Genève, au niveau politique. Je ne parle pas de la qualité, ça c'est subjectif et ce n'est pas à moi de juger comment cela a évolué. Mais, au niveau politique, beaucoup de monde connaissait le Chœur. Chaque année il y avait un concert avec un programme riche et un orchestre professionnel. Nous étions invités à chanter lors du Dies Academicus, dans lequel il y avait toute l'élite politique genevoise. Par rapport à l'époque de Chen, aujourd'hui, le Chœur a moins de visibilité politique, on n'en parle plus autant dans les journaux.

MR — En même temps, il se passe aujourd'hui d'autres choses au niveau de la vie musicale, tant à Genève qu'à l'Université et ses Activités culturelles où l'offre de cours est beaucoup plus étendue.

GS — Tu as raison Mathilde, le Chœur se produit par exemple dans un concert à Noël, moi je n'ai jamais fait ça. Il y avait plus de rigidité à mon époque, on faisait un concert en juin et on s'y préparait toute l'année.

MZ — Vous avez cependant pu produire des spectacles musicaux très originaux avec le Chœur?

GS — C'est vrai, nous avons par exemple fait des concerts le dimanche avec la Ville de Genève. C'était un plus par rapport au concert annuel. Nous avons aussi essayé de créer quelque chose de différent avec les deux spectacles La Merisaie et Le Chapeau de paille d'Italie, justement pour ne pas avoir que ce grand concert en fin d'année et pour marquer notre ouverture sur la Cité. Tout le Chœur n'a pas participé à ces spectacles, mais il y avait quand même une quinzaine de choristes pour La Merisaie et une trentaine pour Le Chapeau de paille.

MZ — C'est vous qui avez eu l'idée de créer ces deux spectacles?

GS — Oui, en collaboration avec Mathilde et Fabrice, que j'ai connus parce qu'ils faisaient partie du Chœur.

J'avais assisté à un spectacle pour lequel Mathilde avait fait la mise en scène et j'avais beaucoup aimé. Je lui ai proposé de faire la même chose à l'intérieur de l'Université, avec les forces d'ici. Il faut dire que nous avons été très soutenus par les Activités culturelles et par l'Université en général. Nous disposions d'une garantie de déficit, ce qui rendait les conditions de travail très agréables. Peu d'organisations peuvent se permettre ce confort.

MR — Ces projets ont permis de mobiliser les forces internes de l'Université et des Activités culturelles. Nous avons fait collaborer des centaines d'étudiants, qui ont pu faire une vraie expérience professionnelle. Les choristes du Chœur ont participé, les étudiants en musicologie ont rédigé le programme, d'autres étudiants s'occupaient des émissions radio.

MédiasUnis a ouvert des stages vidéos. Les professeurs de danse nous ont aidé pour les chorégraphies. Pour les collaborations extérieures, l'École d'arts appliqués a fait l'affiche et nous avons organisé un concours avec eux pour la création des costumes. Les solistes venaient des Hautes écoles de musique de Genève et de Lausanne.

GS — Avec Le Chapeau de paille, c'était plus compliqué encore. La location du Bâtiment des forces motrices (BFM) nous a pratiquement coûté la moitié du budget. La rémunération des artistes était symbolique. L'engagement au travail constant: trois soirs de concert, deux répétitions journalières pendant dix jours avant l'événement. Tellement de gens étaient impliqués! Et ça a eu un tel succès!

MR — Oui, je me souviens d'un article, paru dans la rubrique «Économie» ou «Formation» du Temps. La journaliste avait été impressionnée que l'opéra réunisse et fédère autant de compétences métiers différentes. Le projet avait été justement monté dans le but de faire participer le plus d'écoles possibles.

GS — Quoi qu'il en soit, il était essentiel pour moi de présenter le Chœur sous un autre angle. Il ne produisait pas seulement ses concerts annuels mais aussi des spectacles, en collaboration avec



beaucoup d'autres institutions. Cela a peut-être été la particularité de mon mandat à sa direction.

MZ — Les œuvres chorales que vous avez proposées sont-elles caractéristiques du répertoire russe?

GS — On a fait des œuvres russes de Rachmaninov, Taneev, Chostakovitch. Évidemment, ma culture a influencé mes choix, je me suis dit: «si ce n'est pas moi, qui va le faire?». Je ne pouvais pas ignorer le répertoire russe, mais je n'ai pas mis un accent spécial sur lui. Nous avons aussi chanté du Brahms, du Verdi, du Puccini, du Fauré, du Berlioz: les grands classiques. Pour les étudiants du Chœur, c'est important, ils viennent ici chanter peut-être pour la première ou la seule fois de leur vie. Le Chœur de l'Université revendique, envers ses choristes, un rôle éducatif.

MZ — En répétition, vous étiez appuyé par un répétiteur au piano...

GS — Non, pas systématiquement durant toute l'année. Je sais que Chen avait un pianiste tout le temps. Moi, il me semblait que j'avancais plus vite avec le Chœur en jouant moi-même, en tout cas au début de l'année. Nous prenons un pianiste à partir du moment où le Chœur savait déjà bien la partition.

MZ — Vous avez fondé l'Orchestre de l'Université.

GS — On peut le dire, oui. En postulant à la direction du Chœur, j'avais déjà cette idée. Cela s'est fait une année après mon arrivée, en 1999. J'ai pu compter sur un étudiant qui avait déjà créé un orchestre de chambre. Il était très motivé, et cela m'a considérablement aidé.

Concert au Victoria Hall,
mai 2006



J'ai joué la *Misa Tango* plusieurs fois, mais je pense qu'avec le Chœur de l'Université de Genève, c'était une des meilleures versions que j'ai faites. Je me souviens d'abord de la sonorité brillante du Chœur et aussi de sa précision. L'harmonie entre les choristes était magnifique, l'orchestre fantastique et l'acoustique du Victoria Hall n'aurait pas pu être meilleure!

Bon anniversaire de tout cœur!

Marcelo Nisinman, bandoneon, *Misa Tango* de Bacalov (2003 et 2007)

MZ — Vous n'avez pas tenté cependant de rapprochement entre le Chœur et l'Orchestre.

GS — Effectivement. J'ai voulu que les deux entités vivent leur vie séparément. Pour l'Orchestre, faire un programme annuel était trop lourd. Le temps de préparation n'est pas le même. La notoriété du Chœur était importante: j'avais la chance de pouvoir compter sur l'Orchestre de la Suisse Romande. C'était évidemment prestigieux. Aujourd'hui, la collaboration entre les deux formations est davantage requise, ce qui est aussi très bien. Le fait de ne pas associer Chœur et Orchestre pour un même concert m'a permis de réserver deux programmes complètement différents pour l'un et pour l'autre.

MZ — Par rapport aux autres chœurs que vous avez dirigés, quelles sont les caractéristiques du Chœur de l'Université?

GS — Le fait que l'effectif change énormément chaque année n'est pas facile. Au début de l'année, on ne sait jamais ce qu'on aura six mois après. On annonce le programme au début, mais après on ne sait pas comment ça évolue et on ne peut plus en changer. Une pièce du répertoire peut avoir plus ou moins de succès auprès des choristes (comme auprès du public). Si on chante le Requiem de Mozart, cela attire plus de gens qu'avec une œuvre inconnue. Il y a aussi les différences des niveaux au sein du chœur qui rendent la direction plus difficile. Certains savent lire une partition, d'autre pas et apprennent à l'oreille. Il ne faut pas aller trop rapidement pour ceux qui ne sont pas à l'aise, ni aller trop lentement pour ceux qui ont déjà un bon niveau. Dans les chœurs professionnels, il n'y a pas ce genre de différences.

MZ — Vous avez dirigé le Chœur sur dix saisons. Qu'avez-vous fait ensuite?

GS — J'ai déprimé, j'ai vécu un vrai traumatisme! Je plaisante bien sûr, cependant il y a bien eu une phase difficile, où je me suis retrouvé sans instrument – plus de chœur ni d'orchestre – pour interpréter le répertoire. C'est psychologiquement un peu dur de se retrouver à la maison, de ne plus être entouré par le

Chœur. Grâce à la renommée du Chœur à Genève, j'ai pu bénéficier d'une certaine visibilité et réputation dans les journaux, créer des relations politiques qui m'ont aidé par la suite. Après le Chœur de l'Université, je n'ai plus eu envie de diriger des chœurs amateurs. Le dernier chœur que j'aie dirigé, c'est le Chœur de l'Université, et celui de ma femme (rires).

MZ — Le Chœur de l'Université était plus intéressant à diriger qu'un autre chœur amateur?

GS — Oui, j'ai beaucoup aimé la coloration «éducative», pour les jeunes. Le Chœur est une étape importante de leur vie, dont ils se souviendront. Un souvenir enrichi de musique. Donner ainsi la possibilité de chanter à ces jeunes avait quelque chose de très touchant. Si l'on me proposait aujourd'hui de diriger un chœur d'université, j'y réfléchirais peut-être favorablement...

MZ — Aujourd'hui vous dirigez un ensemble orchestral.

GS — Oui, il y a dans ce travail quelque chose de plus direct et pratique. Faire un concert avec un orchestre professionnel, c'est plus simple et moins cher. On peut monter un concert en 4 jours, le déchiffrage se fait très vite, alors qu'avec un chœur, tout me paraît plus compliqué: un chœur amateur ne répète pas en journée, mais forcément le soir... Il y a certaines contraintes.

FG — Comment a évolué le nombre de choristes du Chœur au fil des années?

GS — L'effectif était plutôt irrégulier, mais on avait toujours environ une centaine de choristes en début de l'année, cela dépendait du programme.

MR — Il manquait toujours de ténors!

GS — Oui, il faut dire qu'il y avait des âges très différents. Il y avait même quelques personnes assez âgées, dont le Chœur avait besoin car elles apportaient autre chose. On se retrouvait toujours après les répétitions – étudiants ou non, de tous âges – pour boire un verre et pour discuter.

MZ — Vous gardez un bon souvenir de vos années de direction du Chœur?

GS — Oui vraiment, c'était formidable! Il faut dire que j'étais bien entouré. Mathilde et Fabrice étaient très présents. Comme je n'écrivais pas bien en français, je dictais mes lettres à Mathilde. J'ai été assez soulagé de tout ce qui était administratif, qui était pris en charge par les Activités culturelles. J'ai pu me concentrer sur les partitions, le répertoire. J'ai eu de la chance d'avoir un grand support administratif aux Activités culturelles. Fabrice a même édité une partition, tu te souviens?

FG — Oui, nous avons reçu une partition mais il y manquait les parties pour l'orchestre. Gleb avait obtenu un budget pour que je refasse toute la partition, cela m'avait pris trois mois! Chaque liaison était calculée au millimètre, Gleb était hyper exigeant!

GS — Je suis toujours exigeant.

FG — Oui, on a passé des heures et des heures sur chaque portée.

GS — C'est vrai?

FG — Oui, mais c'était un plaisir (rires).

MZ — Mathilde et Fabrice, vous avez continué à chanter après le Chœur?

MR — Non, j'ai arrêté de chanter avec le départ de Gleb.

FG — Oui, moi aussi.

Pour vous, le Chœur, c'était quoi? C'était quand?

L'enregistrement du *Psaume 97* de Mendelssohn au Victoria Hall reste un souvenir tenace et vivace, même plus de quarante ans plus tard: nous venons de recommencer deux fois de suite l'enregistrement du même passage avec l'Orchestre de la Suisse Romande et le résultat n'était toujours pas satisfaisant. Les musiciens de l'orchestre étaient sur le point d'imposer leur pause réglementaire. Nous savions qu'ils étaient intransigeants et refusaient absolument tout dépassement du temps de travail réglementaire.

Le stress qui présida au troisième enregistrement fut donc maximum. Il n'y avait plus de place pour l'erreur. La perfection devait être au rendez-vous! C'est alors que l'impensable s'imposa de manière obsessive: peu avant la fin de cette troisième prise, j'ai subitement senti le besoin irrépressible de tousser à cause de la gorge trop sèche... impossible d'ignorer ce besoin physique primaire, impossible de remédier discrètement à ce problème, impossible pourtant aussi de saboter l'enregistrement. Il fallait donc se retenir à tout prix. J'ai alors viré à l'écarlate, et vécu les minutes les plus stressantes de cet enregistrement... mais j'ai tenu le cou(p)...

Après, il m'a fallu au moins cinq minutes de toux ininterrompue pour me remettre... mais l'enregistrement était fait, à la satisfaction de Chen, et le disque reste comme témoin de ce moment fort, dont le souvenir perdure encore aujourd'hui, comme si cela s'était passé hier.

Merci Chen, merci à l'Université aussi pour ces moments précieux.

Eric Fiechter (1972-1973)

Le Chœur de l'Université fut une des principales et harmonieuses rampes de lancement de mon existence de jeune adulte: une énergie fabuleuse et bienfaisante, la rencontre de celle qui est devenue ma chère épouse, un partage authentique d'amitiés fortes et colorées... Bref: un véritable guide de bonheur dont l'influence est encore particulièrement porteuse aujourd'hui.

Dominique Louis (1967-1997)

C'était merveilleux, chaque lundi je me réjouissais d'aller chanter... Avec Chen Liang-Sheng c'était toujours instructif, drôle, truculent et amusant... une vraie école de vie...

Marcella Klein (1988-2001)

Pour moi, le Chœur a été l'occasion offerte de pratiquer un instrument, moi qui n'avais jamais fait d'études musicales. Un sentiment d'appartenance à un monde qui m'était inconnu et qui s'ouvrait.

Marie-Gabrielle Montessuit-Lance (1978-1985)

Pour moi, le Chœur universitaire a été la très belle occasion de plonger dans l'univers sonore du répertoire russe grâce au chef de l'époque, Gleb.

Paloma Borella (2004-2009)

Le *Requiem* de Verdi. La découverte de la messe la plus théâtrale, la plus bouillonnante qui soit (avec un chef tout aussi bouillonnant).

Nicolas Milsztajn (2000-2003)

Arrivée à Genève en 1979, je me suis tout de suite mise en quête d'un chœur, puisque je faisais partie de chorales depuis plus de 20 ans déjà. J'ai pris rendez-vous avec Chen pour savoir si je n'étais pas trop âgée (39 ans) pour faire partie d'un chœur universitaire! Et me voilà au milieu des altis, dans l'amphi Rouiller, avec des étudiants bien sûr, mais aussi des choristes de ma génération. Et ce mélange était très sympathique.

Nous travaillions avec assiduité, parfois restant sur une même phrase musicale pendant toute la répétition!

Trois ans plus tard, Chen a emmené une partie du chœur en Chine et ce fut un voyage inoubliable. Trois semaines de dépaysement complet, avec découverte de la culture, de quelques lieux mythiques. Sans parler des répétitions et concerts donnés avec les orchestres chinois. La civilisation occidentale commençait à arriver et aujourd'hui nous ne reconnâtrions plus le Pékin que nous avons connu!

J'ai quitté le Chœur universitaire quand Chen a pris sa retraite...

Marie-Claude Hameline (1979-1998)

Le Chœur de l'Université: une chouette période de 10 ans entre 1998 et 2008. C'est grâce au Chœur que j'ai connu mon épouse et qu'aujourd'hui nous avons trois petits chanteurs. Le Chœur c'est aussi les frites et la bière au Dorian après les répétitions du lundi. C'est deux années de comité, une *Missa di Gloria* de Puccini, une *Misa Tango* de Bacalov, des chants russes, un *Requiem* de Fauré, le *Deutsches requiem* de Brahms puis des projets comme *La Merisaie* et *Le Chapeau de paille d'Italie*. C'est aussi l'occasion de chanter avec deux beaux orchestres, l'OSR et l'OCG. Un résumé de beaux moments d'émotions.

Grégoire Delaloye (1998-2008)

Pour moi c'était avec Gleb Skvortsov et c'était la magnifique expérience du *Chapeau de paille d'Italie* au BFM en octobre 2005.

Catherine Casadei (2004-2005)

Pour moi, le Chœur, c'était de 1979 à 1988 (*Requiem* de Brahms début 1988, le jour même où j'ai su que j'étais enceinte de mon premier enfant!). C'était le voyage en Chine en 1984, c'était la joie de la musique, des liens et quelques amitiés, et c'était évidemment Chen qui animait, qui sautillait, qui dans son langage inimitable nous faisait chanter des «spaghettis» sur les paroles de «Unto Us a Child is Born», qui nous reprochait de faire du «Schindler» quand les lignes mélodiques prenaient l'ascenseur, de produire de l'«Emmental» quand nous produisions des trous d'air – et c'était d'ailleurs mon surnom puisque j'ai eu le malheur, le jour de mon audition, très jeune et tout juste sortie de ma campagne bernoise, de lui dévoiler que je venais justement de l'Emmental... Chen qui pouvait cajoler, blesser, encourager, engueuler, passionner, s'enthousiasmer – et avec qui on ne s'ennuyait jamais.

Dorothee Hofer (1979-1988)



Dans une autre vie

La Merisaie, 2004

Crédit: Julien Jaspersen

Éléonore Maystre Goldschmid (choriste, 1999-2008)

En 1999 – dans une autre vie! – j’ai commencé, en même temps que l’Université, le «Chœur de l’Uni». Découverte d’un univers musical qui sortait les étudiants de leur Faculté pour faire la connaissance de pairs, motivés par le même désir de chanter: bel exemple d’ouverture que se doit de nous apporter *l’Alma Mater*.

Des mots me viennent à l’esprit: enthousiasme, énergie, rires, découverte. Avec l’arrivée d’un nouveau chef, Gleb Skvortsov, le Chœur s’était beaucoup rajeuni. Certes, nous avions parfois de la peine avec la discipline et le concept «communautaire» de former un tout, et les absences aux répétitions hebdomadaires («mais moi, je sais déchiffrer/moi, je connais ma partition/moi, je suis chanteur») nous ont valu quelques auditions qui mettaient du piment entre

les examens de l’Université! Mais nous étions surtout ravis de suivre l’ambition de notre chef exotique – il était Russe et l’on se souvient du charme de sa prononciation, des «L» en particulier! – qui était de nous faire faire de la musique ensemble, nous qui étions déjà chanteurs ou musiciens ou ni l’un ni l’autre, et de nous mener à un niveau tel que nous soyons capables d’offrir une prestation d’excellente qualité au concert de fin d’année, en juin, au Victoria Hall. Le Concert... Véritable sacre du printemps! Pour lequel nous sortions nos plus belles voix mais aussi, pour nous les filles, sous prétexte de l’intense chaleur dans la salle, nos jupes fendues, talons vertigineux, décolletés plongeants... C’était l’euphorie!

Chanter dans un chœur donne à mon sens des émotions parmi les plus intenses que l’on puisse ressentir.



La présence de celles et ceux qui devenaient de vrais amis au fil des répétitions du lundi soir et de quelques week-end, des apéritifs et des tournées internationales (Oyonnax, Annecy...), le plaisir d'être dirigés par un chef compétent, un programme musical motivant et la satisfaction d'offrir, dans une prestigieuse salle, un concert de valeur, ont fait de nous des veinards de vivre cette période du Chœur de l'Université.

Quelques-uns se souviendront des «extras»: la folle aventure de *La Merisaie*, en février 2004, qui a propulsé les néophytes que nous étions sur la scène du Casino Théâtre comme «chanteurs d'opéra». Le spectacle, mis en scène par la talentueuse Mathilde Reichler, a connu un succès que nous n'osions espérer et qui nous transportait d'allégresse. Nous pouvions alors, jeunes étudiants que l'insouciance tenait encore, jouir pleinement du meilleur de la vie d'artiste pour quelques semaines!

Puis il y a eu *Le Chapeau de paille d'Italie* en octobre 2005, spectacle d'une plus grande envergure, pour

lequel nous avons foulé les planches du Bâtiment des Forces Motrices.

Combien de kilomètres avons-nous parcourus «dans Paris», épuisés, à la recherche de Fadinard et de la place Baudoyer! Je crois que les meilleurs souvenirs furent pendant les répétitions, notamment celles du banquet, et dans les loges où nous nous sentions comme des professionnels!

Puis un jour, nous nous sommes regardés: nous avons 30 ans et plus, nous n'étions plus étudiants... Nous avons tourné la page de ce merveilleux livre rempli de souvenirs joyeux et amicaux, de rires et d'émotions, de découvertes musicales, de trac et d'excitation. Que ces souvenirs puissent être la réalité de ceux qui chantent dans le Chœur!

PS: Un clin d'œil à Eva, Karine, Grégoire, Martin, Sophie, Mathilde, Caroline, Régine, Nicole,... (j'en oublie, évidemment...)

Le Chapeau de paille d'Italie, 2005

Crédit: Joyce Vuille



Joie, solidarité, fraternité

En générale au
Victoria Hall, mai 2011

Crédit: Leila Bouanani

Sébastien Brugière (directeur du Chœur de l'Université de Genève, 2008-2017)

Marie Zesiger – Cette saison 2016-2017 marque le cinquantième anniversaire du Chœur de l'Université de Genève ainsi que votre neuvième et dernière saison à sa tête. Comment vous inscrivez-vous dans son histoire?

SB – Je ressens un grand honneur et une grande fierté d'avoir été nommé en septembre 2008 le troisième directeur du Chœur de l'Université de Genève, après Chen Liang-Sheng et Gleb Skvortsov, qui l'ont dirigé respectivement de 1966 à 1998 et de 1998 à 2008. C'est un grand chœur d'oratorio qui a une place prépondérante au sein de l'Université et dans la Cité et qui, avec près de cent-dix choristes, est l'un des plus grands chœurs de Genève. Ce cinquantième anniversaire est célébré par une saison toute particulière. Le 9 février dernier, le Chœur s'est produit à l'Arena de Genève pour un concert de musiques de film composées et dirigées par Vladimir Cosma.

Pour cette occasion, le Chœur de l'Université a ouvert ses rangs aux membres d'autres chœurs genevois, membres comme lui de l'Association genevoise des chœurs d'oratorio (AGECO), qui souhaitaient le rejoindre dans cette aventure. Ce fut un concert exceptionnel et l'occasion de magnifiques rencontres et instants de partages.

MZ – Quelles sont les spécificités du Chœur de l'Université et comment lui adaptez-vous votre travail de direction musicale?

SB – Comme tous les chœurs authentiquement universitaires, il a la particularité de renouveler chaque année près de la moitié de son effectif. Pour le chef de chœur, ce fort renouvellement constitue un défi permanent, car il faut chaque année former de nouveaux choristes et recréer une cohésion et une homogénéité avec un effectif changeant! C'est un travail très différent de celui de chef d'un chœur

«régulier». D'un autre côté, c'est extrêmement stimulant! Ce qui me plaît avec le Chœur de l'Université, c'est qu'il n'y a pas de routine. Son effectif est constitué pour près de trois-quarts d'étudiants, qui ont des voix jeunes, parfois peu expérimentées mais sans défaut majeur et très malléables. La grande majorité des choristes qui le composent – étudiants, professeurs, doctorants, post-doctorants et autres – parlent deux, trois voire quatre langues, ont l'habitude d'une activité intellectuelle soutenue et partagent ce plaisir commun que procure l'exigence d'un travail approfondi. De plus, ils apprennent vite et ont une bonne mémoire. Tout ceci est très stimulant pour le chef de chœur et requiert de sa part une préparation minutieuse de chaque répétition, du planning et de l'interprétation musicale. Je pense que sur la durée, malgré le renouvellement de ses effectifs, il reste l'ADN du Chœur qui se transmet aux «générations» suivantes. Pendant ces neuf années à la tête du Chœur, j'ai le sentiment d'avoir hérité du travail de mes prédécesseurs et d'avoir construit quelque chose d'autre, en y apportant ma propre personnalité.

MZ – Que pensez-vous lui avoir apporté?

SB – Le travail du directeur musical ne se limite pas à diriger les répétitions et les concerts! Chacun des moindres aspects ou problèmes rencontrés dans la vie d'un tel chœur nécessite une prise de décision. Faut-il être plus sélectif dans le recrutement ou permettre à davantage de gens de participer au Chœur? Faut-il auditionner les choristes à l'entrée du Chœur ou avant les concerts? Où placer le curseur de l'exigence? Quels sont les éléments importants dans la vie du Chœur? L'ambiance des répétitions doit-elle être studieuse, décontractée, un mélange des deux? Quelle politique adopter vis-à-vis des personnes trop souvent absentes ou en retard aux répétitions? Quels choix concernant le répertoire? Voici quelques points sur lesquels le chef de chœur devra apporter ses propres réponses, qui auront des conséquences sur la vie du Chœur, sur son

développement, l'ambiance, le plaisir de chacun, le niveau musical et la qualité des concerts.

Ainsi, nous avons pu aborder des œuvres extrêmement exigeantes, comme Ein Deutsches Requiem de Brahms, l'an dernier, qui est d'une grande difficulté pour un chœur amateur. C'est un chef-d'œuvre que j'avais dès mon arrivée l'envie de faire, mais il était alors trop tôt. Il a fallu construire progressivement pour l'aborder dans les meilleures conditions.

**En concert au
Victoria Hall, mai 2011**

Crédit: Leïla Bouanani



MZ – Comment vous y êtes-vous pris pour monter une pareille œuvre?

SB – D’abord il a fallu augmenter l’effectif du Chœur. Cela est passé par un travail sur le recrutement, sur l’ambiance et sur l’image du Chœur. D’une soixantaine de choristes en 2008, l’effectif est passé à environ cent-dix actuellement, avec un pic à cent-trente en 2014.

Puis il a fallu patiemment consolider les bases et améliorer la cohésion. Ensuite, avant de nous lancer dans le Requiem allemand en 2016, nous avons chanté en 2014 deux œuvres de Brahms, Nänie et Schicksalslied, qui représentent en quelque sorte l’équivalent de deux gros mouvements du Requiem. Cela nous a appris à entrer dans le langage de Brahms, à appréhender ses difficultés et ses exigences. En 2016, après huit années de mandat, j’ai senti que le Chœur était prêt pour se lancer dans le défi d’Ein deutsches Requiem. Ainsi que je le mentionnais tout à l’heure, il reste toujours, malgré le taux de renouvellement, une part de ce travail qui est transmise d’une année à l’autre aux nouveaux membres. Ainsi, sur la durée, on peut façonner une identité et augmenter le niveau du Chœur.

MZ – Vous avez aussi initié un partenariat avec l’orchestre de l’Université.

SB – Oui, tout à fait. J’ai profité de la chance qui m’était offerte de diriger à la fois le Chœur et l’Orchestre de l’Université pour créer durablement un partenariat qui me semblait naturel entre les deux ensembles. C’est ainsi que, presque chaque année depuis 2009, le Chœur et l’Orchestre ont donné un concert commun. Ceci a permis au Chœur de se produire lors de deux concerts par année au lieu d’un seul, ce qui était généralement le cas jusqu’alors. Traditionnellement, le Chœur donne son concert annuel en mai au Victoria Hall, accompagné par des orchestres professionnels tels que l’Orchestre de

Chambre de Genève, l’Ensemble Baroque du Léman ou le Nouvel Orchestre de Genève.

J’en profite pour remercier ici Ambroise Barras, responsable des Activités culturelles de l’Université de Genève, qui m’a accordé et renouvelé sa confiance. Mon mandat initial n’était prévu que pour un ou deux ans, et a finalement duré neuf ans! Sans cette relative longévité, il n’aurait évidemment pas été possible de construire tout cela. Faire évoluer un chœur et lui laisser une empreinte nécessitent du temps, de la patience et de la continuité.

MZ – Outre ces concerts réguliers, le Chœur a-t-il eu d’autres occasions de se produire?

SB – Le Chœur a chanté pour le Dies Academicus et lors du spectacle «Nuit d’Éveil» dans le cadre des célébrations du 450^e anniversaire de l’Université, en 2009. Par ailleurs, j’avais à cœur de réunir et de faire se rencontrer les chanteurs et musiciens de Genève et de Clermont-Ferrand, ma ville natale dans laquelle j’ai passé mes vingt-deux premières années. Ce rêve s’est réalisé en 2010, où le Chœur s’est joint à l’Orchestre de l’Université et 300 autres choristes, instrumentistes et enfants du Puy-de-Dôme pour interpréter l’oratorio Dogora d’Étienne Perruchon, réunissant près de 450 artistes sur la scène du Zénith d’Auvergne! Nous avons aussi interprété cette œuvre quelques jours auparavant au Victoria Hall, pour la première fois en Suisse, avec les remarquables enfants de la Maîtrise du Conservatoire Populaire. Ces concerts furent une expérience magique! Ils ont laissé des souvenirs mémorables à tous les participants. Sept ans après, je croise encore des choristes qui m’en parlent avec des étoiles dans les yeux et certains des maîtrisiens qui y avaient participé, ont rejoint depuis lors les rangs du Chœur de l’Université!

MZ – Voilà qui aura été un choix original! Comment choisissez-vous les œuvres au programme?

SB – Je cherche justement à mêler des grandes œuvres du répertoire avec des œuvres originales, des découvertes ou des créations, afin de créer une



diversité et de susciter curiosité et enthousiasme tant de la part des choristes que de celui de notre fidèle public. De nombreux critères interviennent dans le choix, tels que la valeur musicale de l'œuvre, le plaisir pour les choristes, le plaisir pour le public, la difficulté technique, etc. J'essaie de faire une synthèse de tout cela et de construire une programmation variée et équilibrée. Depuis 2008, le Chœur a chanté certains des chefs-d'œuvre incontournables du répertoire tels que le Requiem de Mozart, le Requiem allemand de Brahms, le Gloria de Poulenc ou Les Saisons de Haydn, aux côtés d'œuvres plus rarement jouées tels que Schicksalslied et Nänie de Brahms, la Nelsonmesse de Haydn, la Fantaisie chorale et Meeresstille und glückliche Fahrt de Beethoven, Die erste Walpurgisnacht de Mendelssohn, le Magnificat et la Mass of the Children de John Rutter ou encore la Misa Tango de Palmeri, que le Chœur de l'Université

est parmi les premiers à avoir chanté en Suisse et qui connaît maintenant un très grand succès!

MZ – Pour ce concert du 50^e anniversaire, vous avez choisi le Requiem de Cherubini et la 9^e symphonie de Beethoven. Qu'est-ce qui vous y a décidé?

SB – À événement exceptionnel, programmation exceptionnelle! Pour ce concert, je souhaitais, à l'image des saisons précédentes, allier une grande œuvre du répertoire et une autre plus rarement donnée. Par ailleurs, je souhaitais que ce programme s'inscrive dans l'histoire du Chœur de l'Université par une référence aux concerts passés. C'est ainsi que sont associées deux œuvres exceptionnelles. D'une part un chef-d'œuvre absolu interprété par le Chœur cette année pour la quatrième fois de son histoire après 1979, 1987 et 1998: le final de la 9^e symphonie de Beethoven. Et d'autre part un autre chef-d'œuvre qui

En concert au Victoria Hall, mai 2015

Crédit: Jacques Philippet

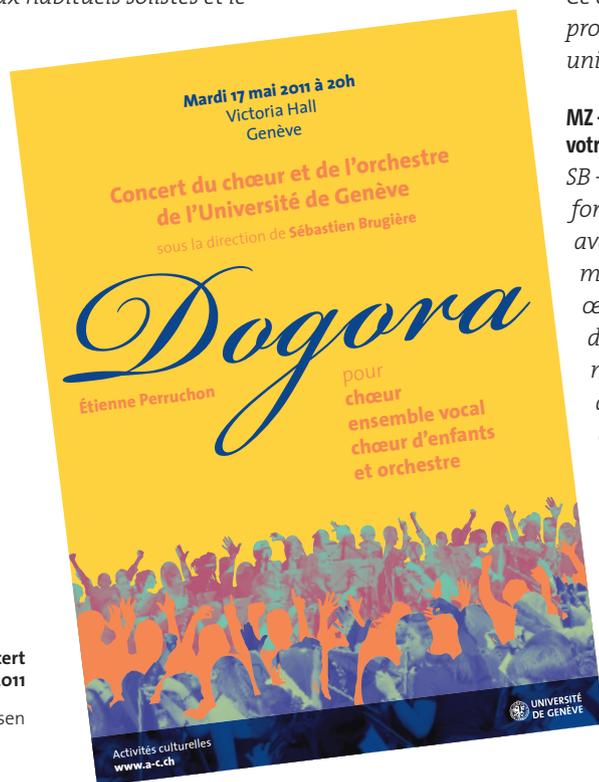
n'a, a contrario, jamais été chanté par le Chœur au cours de son histoire: le Requiem en do de Cherubini! C'est une œuvre absolument magnifique qui a inspiré des générations de compositeurs du 19^e siècle, qui la tenaient en très haute estime, tels que Brahms, Verdi, Mendelssohn, Bruckner ou Schumann, qui déclara que cette œuvre «se dresse sans égal dans le monde». Berlioz également ne retenait pas son admiration, en déclarant: «Dans son Requiem, Cherubini a su atteindre aux plus mystérieuses profondeurs de la méditation chrétienne». Quant à Beethoven, il considérait Cherubini comme le plus grand de ses contemporains et ce requiem comme supérieur à celui de Mozart, à tel point qu'il demanda qu'il fût exécuté pour ses obsèques! C'est pour moi un mystère que ce chef-d'œuvre ne soit pas donné plus souvent. Il ne fait pas appel aux habituels solistes et le

Chœur est donc mis à contribution tout au long des cinquante minutes que dure son interprétation. Est-ce une des raisons pour lesquelles il est si peu souvent programmé? En tout cas, vu ses immenses qualités, j'ai souhaité contribuer à réparer ce qui me semble être une injustice!

Cherubini et Beethoven étaient contemporains et avaient une admiration mutuelle. Les deux œuvres au programme de ce concert, créées respectivement en 1816 et en 1824, sont donc intimement liées et se répondent. La 9^e symphonie de Beethoven, en laquelle Richard Wagner voyait «la dernière des symphonies», a eu une immense postérité, marquant un tournant décisif dans l'histoire de la symphonie. Le Finale, d'une durée de près d'une demi-heure (aussi long que la 8^e symphonie tout entière!), introduit l'Hymne à la joie, sur un poème de Schiller. Ce célébrissime thème, devenu hymne européen, promeut un idéal de bonheur et célèbre la fraternité universelle.

MZ – Est-ce un message que vous souhaitez faire passer pour votre dernier concert?

SB – Certainement. Le Chœur de l'Université est formé de chanteurs amateurs, qui viennent chanter avant tout pour leur plaisir. Pour le plaisir de la musique et pour celui de participer ensemble à une œuvre commune qui nous élève. Dans le processus d'apprentissage avec le Chœur, il arrive toujours des moments où, pour aller plus loin, il faut faire preuve d'une exigence accrue. Chaque chef de chœur gère ces moments à sa façon, certains «serrant la vis» plus que d'autres, au risque parfois, si on n'y prend pas garde, de tuer l'enthousiasme et le plaisir. Au cours de mon mandat, j'ai toujours considéré que la recherche de haute qualité musicale était un élément essentiel qui devait se situer au cœur de notre démarche, mais qu'elle ne devait en



Affiche du concert
Dogora, 2011

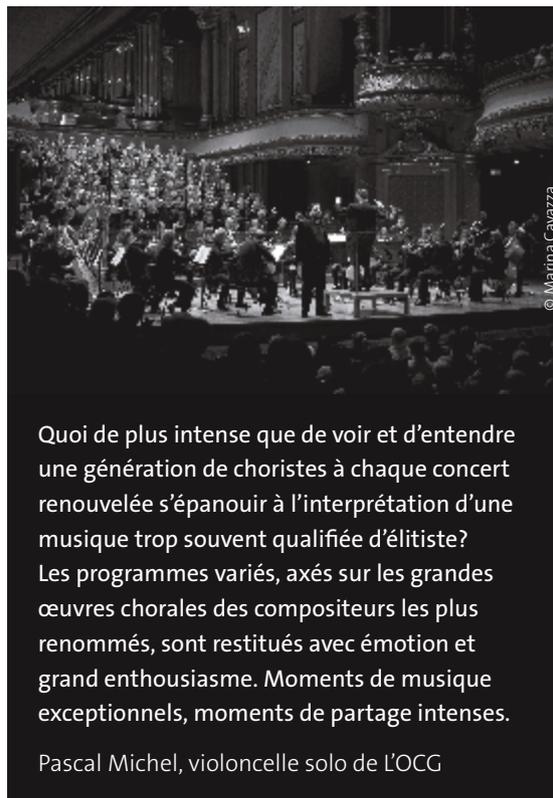
Crédit: Julien Jaspersen

aucun cas se faire au détriment de rapports humains respectueux et fraternels. Pour moi, c'est dans ces conditions que la transmission de l'expérience, du savoir et de la passion se fait le mieux, et que les artistes donnent le meilleur d'eux-mêmes, ont envie de se surpasser et de communiquer au public leur bonheur d'interpréter ces chefs-d'œuvre et le message qu'ils contiennent.

MZ – Quels sont vos vœux pour l'avenir du Chœur de l'Université de Genève?

SB – Je lui souhaite bien entendu un bel et brillant avenir et qu'il continue de se développer en conservant le niveau musical auquel il est parvenu. Qu'il continue encore longtemps de rayonner sur l'Université et dans la Cité, grâce au soutien du service des Activités culturelles de l'Université. La musique en général et le chant choral en particulier permettent de réunir les gens et de créer des liens forts, que les mots ne peuvent exprimer. C'est essentiel au bon fonctionnement d'une société démocratique qui promeut des valeurs de solidarité et de fraternité.

Mes remerciements vont à tous les partenaires qui ont contribué à nos activités ainsi qu'à l'Université de Genève et à tous les collaborateurs du bureau des Activités culturelles qui ont accompli un remarquable travail pour nous soutenir dans le développement des activités du Chœur. Et, last but not least, je souhaite remercier du fond du c(h)œur et rendre hommage aux presque six cents choristes que j'ai rencontrés au cours de ces neuf années, qui m'ont tous apporté beaucoup de joie, de satisfaction et de touchants témoignages. C'est aussi le message de Schiller qui nous dit, dans son hymne à la joie: «Mes amis, cessons nos plaintes! Qu'un cri joyeux élève aux cieux nos chants de fêtes et nos accords pieux! Joie!»



Quoi de plus intense que de voir et d'entendre une génération de choristes à chaque concert renouvelée s'épanouir à l'interprétation d'une musique trop souvent qualifiée d'élitiste? Les programmes variés, axés sur les grandes œuvres chorales des compositeurs les plus renommés, sont restitués avec émotion et grand enthousiasme. Moments de musique exceptionnels, moments de partage intenses.

Pascal Michel, violoncelle solo de L'OCC



En répétition, mars 2017

Crédit: Tamara Benassuli

Un moment hors temps

Shaula Fiorelli Vilmart (choriste du Chœur de l'Université de Genève, membre du comité, 2013-)

Quelle journée! La réunion qui s'éternise, le cours auquel je n'ai rien compris, le travail en retard, les tâches reçues aujourd'hui et à finir pour avant-hier, et j'en passe. Honnêtement, je n'ai qu'une envie: aller me coucher! Mais c'est lundi, il y a la répétition du Chœur.

19h: l'auditoire commence à se remplir, on discute entre choristes. La plupart sont logés à la même enseigne que moi. La fatigue se lit sur quelques visages. Mais le début prochain de la répétition nous donne un peu d'énergie. Les soucis de la journée commencent à pâlir.

19h15: le chef arrive. On commence par des étirements: on tourne la tête, on monte les épaules et on les relâche d'un coup. Tiens, un poids semble tomber de mes épaules par la même occasion. On masse le haut du dos. Ce que je suis tendue! On tapote le visage pour réveiller «le masque», les pommettes et les muscles autour des yeux nécessaires au chant. On commence les premiers exercices de chant, les lèvres vibrent bouche fermée. Le corps entre en résonance et les tensions de la journée s'estompent. Au son des «yoyoyo», «Signora», «Cantate», et autres «Jubilate», les corps et les esprits entrent dans un monde parallèle. La fatigue s'efface au profit d'une énergie

revigorante. Les tracas de la journée disparaissent et on est fin prêts pour travailler l'œuvre qui nous occupe cette année. Encore un *Requiem*, mais quel *Requiem*, celui de Cherubini! Beethoven le préférerait à celui de Mozart, et pourtant, c'est un grand oublié des programmes des dernières années; il n'a même jamais été chanté par le Chœur de l'Université.

Aujourd'hui, on attaque le *Dies irae*. On essaie de déchiffrer tous ensemble. Ça commence plutôt bien, on est à l'unisson, puis la catastrophe: on s'empêtre dans les paroles, on glisse sur les intervalles, on s'encouble sur les bécarres. Le chef nous arrête, on rigole et on reprend voix par voix: les sopranos, puis les altos, les ténors et les basses. Puis à nouveau tous ensemble. Cette fois, ça commence à ressembler à quelque chose. Mais ce n'est pas encore la Musique.

«Piano quasi pianissimo. Il faut une anxiété intérieure. Le public doit avoir peur!». On tâche de rendre l'effet de la colère divine, mais notre crescendo est encore trop rapide, les notes ne sont pas encore assurées; ce sera mieux la prochaine fois ou la fois d'après...

La répétition continue. On enchaîne passage après passage. On répète encore et encore jusqu'à obtenir le son et l'expression que demande le chef. Le piano vibrant et intense qui fera trembler de peur notre public, le crescendo inquiétant atteignant son paroxysme pour les trompettes du jugement dernier, la douceur du legato pour un «salva me» implorant. Le chef nous explique la structure, les voix qui se répondent, les accords qui accentuent tour à tour la tension ou le soulagement.

Et pendant ce temps, on oublie les problèmes, les tensions se relâchent et on se sent plus légers. Le corps retrouve une énergie insoupçonnée et positive. C'est

qu'il en faut de l'énergie pour gérer le souffle, soutenir la voix. On prend le contrôle de muscles presque inconnus: ça vous arrive souvent de visualiser les muscles intercostaux ou d'essayer de contrôler le diaphragme? Tenir de longues phrases sans les couper par une respiration inopinée ou monter dans les aigus demande un contrôle intense de son corps. On ne dirait pas comme ça mais chanter, c'est physique!

On approche de la fin de la répétition. On se lève et on chante les parties que l'on a travaillées. Quelle différence par rapport au premier déchiffrage! Cette fois, on parvient même à mettre un peu d'émotion. Certes, on est encore accrochés à chaque note, mais on ne fait que commencer.

On reprend un mouvement déjà étudié. C'est là qu'on entend vraiment la différence. On conduit les phrases, les nuances sont plus intenses, on parvient même à se détacher petit à petit de la partition et à écouter les autres voix. On entend l'harmonie, les dissonances voulues par le compositeur, les tensions dans la musique, les voix qui se répondent. Et au milieu de tout ceci, le chef qui sait ce qu'il veut et ce qu'il peut obtenir de nous. Certaines fois, il doit nous pousser, on résiste, mais quand finalement on comprend comment faire, on se surprend nous-mêmes.

La répétition finit. On sort comblés de cette merveilleuse énergie que donne la musique. Un verre avec les amis et une bonne nuit de sommeil et on repart, chargés à bloc pour affronter notre vie quotidienne. Et quand, le week-end fini, on reprend le travail lundi matin sans grande conviction, on se dit: «Chouette, on a Chœur ce soir!»

Impressions d'un expatrié, membre tardif puis attardé du Chœur de l'Université.

Renaud Bruel (choriste, 1987-)

«Le meilleur chœur de Genève, c'est le Chœur Universitaire de Genève». J'ai beau être un scientifique (même de modeste condition professionnelle) mon premier réflexe face à une telle proposition n'a pas été de me réserver d'y adhérer dans l'attente d'une vérification ultérieure de la vérité ou non de son contenu. Au contraire, je n'ai demandé qu'à y croire. Cette affirmation, à laquelle j'ai donc spontanément conféré le statut d'information, m'a été faite le 20 octobre 1986 dans un magasin de disques (Sautier-Jaeger, rue de la Rôtisserie à Genève) par une jeune femme d'origine sud-américaine qui, au-delà de son emploi de vendeuse, était musicienne m'avait-elle dit (peut-être violoniste) ce qui conférait à son affirmation quelque plausibilité. «Mon mari, qui est avocat, y chante d'ailleurs dans le pupitre des ténors» avait-elle ajouté. Malgré la partialité dont cette révélation conjugale pouvait entacher tout jugement du niveau musical des différents chœurs de Genève, je quittais le magasin sans douter que le Chœur universitaire de Genève fût le meilleur chœur de Genève. Et j'en étais

ravi. C'est que, en cette fin octobre 1986, j'étais justement de passage à Genève, en vue de m'y établir un peu plus tard pour reprendre des études abandonnées à Paris depuis douze ans. Je vivais alors à Casablanca, Maroc, où j'enseignais depuis sept années et où je chantais dans une chorale. À Genève j'étais venu chercher un programme spécifique d'études scientifiques universitaires: je l'avais trouvé, et, accessoirement, j'espérais entendre parler d'un chœur accueillant: je venais donc aussi de le trouver: c'était le Chœur universitaire de Genève. Et la cohérence de cette double appartenance universitaire à venir me ravissait.

Un an plus tard, établi à Genève avec un permis de séjour d'étudiant, j'assiste, le lundi 26 octobre 1987, à la répétition de rentrée du Chœur universitaire de Genève. Quelle ambiance! Le chef de chœur, un Chinois figurez-vous, accueille les nouveaux candidats choristes avec beaucoup de bienveillance. Personne ne passe d'audition. Je dis seulement d'où je viens et ce que j'ai chanté dans ma chorale casablancaise depuis sept ans: Vivaldi, Durante, Bach, Buxtehude, Mozart,



En répétition générale,
Victoria Hall, mai 2016

Crédit: Jacques Philippet

Fauré... «Mais je ne suis pas du tout un bon lecteur». Pas de problème! Avoir une bonne oreille, ça suffit. On nous fait confiance. Il y aura des auditions, mais plus tard, un mois ou deux avant le concert. Au programme cette année, une œuvre difficile: le *Requiem allemand* de Brahms, mais avec tous ces excellents ténors qui m'entourent (dont un blond avocat genevois, époux de ma brune violoniste sud-américaine) et avec mon excellente oreille, j'arrive rapidement à chanter ma ligne. Le lieu de répétition est magnifique: un amphithéâtre aux murs couverts de bois clair, un très bon éclairage; un piano de concert, avec un pianiste

accompagnateur (à Casablanca nous n'avions ni l'un ni l'autre dans notre baraque en bois, vestige militaire des années 1940; jusqu'au concert nous travaillions tout a capella sous l'arbitrage du seul diapason et de l'oreille du chef). Et les choristes alors! Des gens de tous âges, d'un tas de nationalités, avec des prénoms que je n'avais jamais entendus auparavant:

— **Donatta, tu es italienne?**

— **Non, je suis suédoise.**

— **Ah bon! Donatta, c'est un prénom suédois?**

— **Non, c'est un prénom italien.**

Toujours est-il que, dès ce premier soir de répétition, je fus adopté par une bande de jeunes choristes qui m'entraîna pour aller boire un verre à l'International, nom que portait alors le restaurant-brasserie qui se trouve au dos du Victoria Hall. L'International où je pris dès ce jour-là l'habitude de dîner tous les lundis soirs au sortir des répétitions. C'est que, juste avant le chœur, dont la répétition commençait à 20 heures 15, j'avais l'entraînement du club de natation de l'Université à la piscine des Vernets: passer une heure dans l'atmosphère d'une piscine couverte vous éclaircissait magnifiquement la voix. Le lundi soir allait devenir pour moi synonyme de bonheur.

Le Chœur a été mon instrument d'intégration à la vie genevoise. Dès le samedi 21 novembre j'étais invité à dîner avec trois choristes étudiants, Manfred, Stéphane et Laurence, et une autre étudiante, Rachel, par une jeune choriste, Sylvie, dans la maison de ses parents à Vernier, en l'absence de ces derniers. «You make me feel so young», chantait Frank Sinatra (en 1956). Au lecteur peut-être surpris par la précision de ces souvenirs je dirais que l'auteur de ces lignes tient un journal dans lequel il consigne scrupuleusement, pour ne pas dire compulsivement, ce qu'il fait et ce qui lui arrive chaque jour, à de rares exceptions près, depuis le premier janvier 1962, et qu'il n'a point perdu ses carnets. En tout cas ce dîner du 21 novembre 1987 fut le début d'une longue série d'invitations et de

relations amicales ou amoureuses qui allait se développer sur des années et atteindre peut-être son acmé dans les années 2002-2008. Les générations se mélangeaient assez bien dans nos sorties. En témoignent ces trois appels téléphoniques que je lançai, sur leur téléphone fixe, à trois choristes pour leur proposer un concert de tango à l'AMR, en 2002 ou 2003. J'appelle Karine I, je tombe sur sa fille; il faut dire que Karine est, comme moi, dans la cinquantaine. J'appelle Eléonore M, je tombe sur sa mère; il faut dire qu'Eléonore est en début de vingtaine. Je pense aussi à Diane B; elle au moins, elle est célibataire dans la trentaine, personne ne répondra à sa place. Je l'appelle, je tombe sur son répondeur.

Le Chœur m'a aussi introduit aux cérémonials de la vie académique. Le 25 mai 1988 je pénétrais pour la première fois dans l'aula de la vieille Université (UNI I, devenu Uni Bastions) pour y chanter avec quelques trop rares choristes (les ténors n'étaient que trois) *Le Chœur des Ruines d'Athènes* de Beethoven et le no 4 du *Requiem* de Brahms: nous participions à la cérémonie du Centenaire de la Société Académique de Genève; à la suite de quoi nous étions conviés à un cocktail au Palais Eynard: pour moi c'était Byzance! Le 8 juin 1988, pour des raisons d'études, je ne participai pas avec le Chœur à ce qui aurait dû être ma première cérémonie du *Dies Academicus*, mais j'allais en connaître quelques autres. Et en particulier celle, très



solennelle, du 5 juin 2009 à 10 heures à la Cathédrale Saint-Pierre, qui célébrait les quatre cent cinquante ans de l'Université et où les trois malheureux ténors que nous étions, l'un n'étant pas très sûr des notes, le second ayant manqué une répétition, le troisième ayant raté l'échauffement des voix sans avoir eu non plus son heure de natation préparatoire pour cordes vocales, et où les trois malheureux ténors, donc, firent piètre figure dans ces *Pseaumes de Genève* que Frank Martin avait composés déjà pour le quatre centième anniversaire. «Ain't that a shame», chantait Fats Domino (en 1955). Nous n'étions guère plus, quatre ténors, lors de la cérémonie du centenaire de Jean Piaget à Uni-Dufour le 14 septembre 1996 à 19 heures pour chanter le «tube» du Chœur, le no 1 du *Psaume 42*

de Mendelssohn, et, en plus de deux petites pièces, *Un Réveil de Sébastien* composé exactement treize jours plus tôt pour l'occasion par Daniel Hameline sur un texte de Jean Piaget, pièce qu'il avait fallu assimiler en trois répétitions (plus peut-être une quatrième que j'ai manquée le mardi 10), trois répétitions au cours desquelles les ténors s'étaient trouvés respectivement au nombre de deux, un, quatre, mais quatre qui n'étaient pas les mêmes que le soir de la cérémonie: ç'aurait été trop facile! On comprendra dans ces conditions que l'on n'ait pratiquement jamais vu les ténors convoqués pour les fameuses auditions par lesquelles devaient passer tous les choristes un mois ou deux avant les concerts: ces bêtes-là étaient trop rares pour que l'on risque d'en perdre une seule.

À Dardagny, avril 2012

Crédit: Odette Vaucher

J'aurais tant de choses à raconter. Tous ces sympathiques lundis soirs à l'International, et par la suite au Dorian; chacun de ces dimanches uniques à Dardagny; l'ambiance merveilleuse de tous nos concerts au Victoria Hall; la variété des après-concerts en les lieux les plus divers; les voyages du Chœur en Chine, à Florence, à Prague et à Hradec-Králové; les fêtes d'anniversaire du Chœur: celle du 25^e à Dardagny (15 juin 1991), celle du 30^e à la Villa Rigot (28 juin 1997) [notez le décalage d'une année]; les ascensions du Salève, avec pique-nique là-haut puis dîner ailleurs... Tout cela se passait sous le règne (1966-1998) de l'Empereur Chen Liang-Sheng. Sous celui (1998-2008) du Tsar Gleb Skvortsov, les festivités se raréfièrent et eurent moins d'éclat. Avec la destitution du Tsar on poursuivit sur des bases plus raisonnables encore sous le gouvernement (2008-2017) du Président Sébastien Brugière. Les traditions classiques se perpétuèrent dans un cadre très démocratique tandis que les nostalgiques de l'Empire continuaient de célébrer tous les cinq ans autour du 7 juillet les lustres successifs de leur héros, Chen, occasions, chaque fois, de retrouver un tas d'anciens compagnons et compagnes de chœur.

Alors, au bout du compte, le Chœur universitaire de Genève est-il vraiment le meilleur chœur de Genève? À sommer toutes ces réjouissances, toutes ces amitiés, toutes ces amours, je réponds sans hésiter: oui. Quoique. Le Chœur de l'Université mériterait peut-être autant ce titre-là.



© Jacques Philippet

J'ai eu beaucoup de plaisir à chanter avec le Chœur de l'Université de Genève, dans un programme sud-américain d'abord, *Misa Tango* de Palmeri, puis avec *The Mass of the Children* de Rutter. L'accueil a toujours été très chaleureux, les concerts étaient plein d'énergie et d'enthousiasme. J'ai également donné quelques coachings de technique vocale aux choristes, et j'ai pu constater chez les chanteurs beaucoup d'investissement et d'envie d'apprendre: ça se ressent ensuite dans les concerts où les choristes donnent le maximum d'eux-mêmes. Bravo à toutes et tous et bravo à Sébastien Brugière qui a fait un travail magnifique avec ce Chœur!

Valérie Bonnard, soliste mezzo-soprano, *The Mass of the Children* de Rutter et *Misa Tango* de Palmeri (2015)

Ensembles

Marc-Olivier Renou (instrumentiste et membre du comité de l'Orchestre de l'Université, 2015-)

Cette question d'une choriste m'a surpris et amusé: «Vous êtes des musiciens professionnels?». C'était il y a un an, lors de la première répétition commune du Chœur et de l'Orchestre de l'Université. Nous préparons le *Requiem* de Brahms, pour le concert de fin d'année. Question bien flatteuse: à de rares exceptions près, les musiciens de l'Orchestre de l'Université n'ont jamais envisagés d'embrasser une carrière musicale. Le Chœur et l'Orchestre de l'Université sont des formations amateurs, qui regroupent en priorité des étudiants de l'Université et des Hautes écoles de Genève. Leur vocation est de permettre aux étudiants qui le souhaitent de faire de la musique ensemble et de se produire régulièrement en concert.

Il peut sembler tout naturel d'associer le Chœur et l'Orchestre de l'Université: un chœur d'oratorio ne peut bien sûr pas se passer d'orchestre, et pour un orchestre, accompagner un chœur est une superbe expérience, qui lui permet de redécouvrir l'œuvre sous un angle différent, avec une sonorité nouvelle. La collaboration entre les deux groupes n'est cependant pas facile. Pour nos formations respectives, un concert requiert des mois d'efforts. Y ajouter la difficulté de les associer pour un même concert est un pari risqué!

Jeudi 15 décembre 2016, l'Orchestre et le Chœur donnent ensemble leur concert de Noël à l'Église Notre-Dame-des-Grâces du Grand-Lancy. Au programme, des pièces pour orchestre symphonique seul (extraits des *Légendes* de Dvorák et la *Symphonie inachevée* de Schubert), mais aussi les trois premiers mouvements du *Requiem en do mineur* de Cherubini.

Cette année, comme les précédentes, le défi de notre collaboration est relevé avec succès! Cela doit beaucoup à notre chef commun, Sébastien Brugière, qui a fait de ces projets collectifs une priorité. Naturellement, la réussite d'un tel concert ne serait pas possible non plus sans l'implication et le travail personnel de l'ensemble des choristes et musiciens. Un concert du Chœur et de l'Orchestre est le fruit de longues heures de répétition, quelque trois heures par semaine pendant trois mois. Les deux ensembles jouent d'abord séparément (le Chœur est alors accompagné par un piano, sans doute plus docile qu'un orchestre étudiant!), puis ensemble pour les quatre dernières répétitions. Si l'engagement de chacun est remarquable, c'est sans aucun doute l'enthousiasme de tous qui compte le plus. Un élan qui irrigue répétitions et concerts, un plaisir immense et communicatif à jouer ensemble, malgré nos limites techniques et les imperfections qui transparissent parfois.

Le plaisir de faire de la musique à plusieurs est sans doute différent si l'on est musicien ou chanteur.

Répétition générale,
Église Notre-Dame-des-
Grâces, décembre 2016

Crédit: Tamara Benassuli



Souvent un chanteur commence par pratiquer en groupe, en formation chorale. À l'inverse, un instrumentiste s'exerce pendant plusieurs années, seul, pour maîtriser les bases techniques. Jouer en orchestre est pour lui un second apprentissage. Suivre un chef, être à l'écoute des autres musiciens, jouer juste et en rythme avec eux sont alors de vraies découvertes.

Pourtant, jouer à plusieurs constitue peut-être l'essence de la musique classique. Si l'on exclut le piano, les pièces pour instrument seul (autres que les «études», dont le but est pédagogique) sont relativement rares.

Jouer dans un orchestre, c'est donc s'ouvrir à un répertoire immense. Parmi celui-ci, la musique avec chœur tient une place toute particulière. Comme pour un concerto, où un soliste tient le premier rôle, l'orchestre devient alors accompagnateur, partenaire ou parfois même adversaire d'un «autre» acteur musical, cette fois-ci radicalement différent: il ne joue pas d'un instrument d'orchestre, il chante! La richesse de la rencontre musicale s'en retrouve décuplée, nous sentons que nous ne formons, finalement, qu'un seul grand instrument, nous dialoguons d'une seule voix.



C'était bien sûr un plaisir de partager ce moment avec ce Chœur plein d'enthousiasme! Je revois d'ailleurs toujours certains choristes. J'ai eu beaucoup de chance de donner *Les Saisons* de Haydn au Victoria Hall, c'est toujours un plaisir de chanter dans cette salle. Je garde également un très bon souvenir de la performance du chef d'orchestre Sébastien Brugière, qui a rendu avec une précision incroyable cette immense pièce.

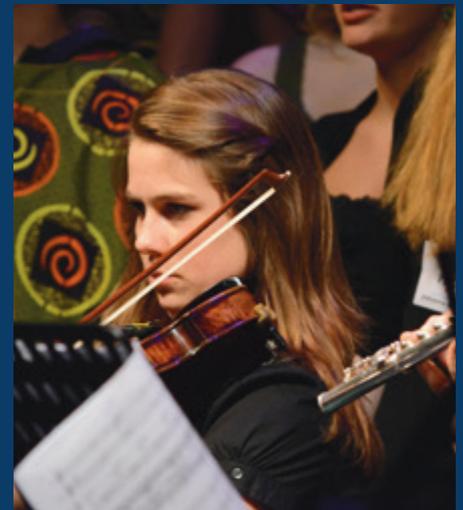
Marie Camille Vaquié, soliste soprano, *Les Saisons* de Haydn (2013), *Requiem* de Mozart (2014)

Voix ou violon

Franziska Ehlert (choriste du Chœur et instrumentiste de l'Orchestre de l'Université)

Pour un musicien de l'orchestre, accompagner un chœur est une expérience unique. L'instant où les sons de l'orchestre et du chœur se mêlent est magique, pour le public comme pour les musiciens et chanteurs. Connaître la partition du chœur permet au musicien d'approfondir ses liens avec l'œuvre. Ce fut mon cas l'année dernière, alors que je préparais *Ein deutsches Requiem* de Brahms dans le Chœur de l'Université tout en étant violoniste dans l'orchestre. J'ai adoré cela. Hélas, il est difficile de chanter et jouer du violon simultanément... Pour le concert, j'ai donc finalement choisi de rester auprès des violons, abandonnant le registre des voix d'altos.

Chanter avec le Chœur restera pour moi une belle expérience, qui m'a apporté de beaux moments musicaux et conviviaux. Pour les concerts communs à venir, je partagerai avec les musiciens de l'Orchestre la même joie de la première répétition commune, où chacun découvre le son de l'autre, avant de se mettre au travail...



Franziska Ehlert, instrumentiste



Prélude

Pierre-Antoine Marçais (prochain directeur du Chœur de l'Université de Genève, 2017-)

C'est avec une vive émotion que j'ai reçu ma nomination pour succéder en septembre 2017 à Sébastien Brugière comme directeur musical du Chœur de l'Université de Genève. Cette institution fête ses 50 ans, elle fait résolument partie du paysage musical genevois. Sa longévité manifeste l'importance de la musique à Genève et plus particulièrement à l'Université: quelle que soit leur orientation facultaire – sciences, médecine, droit, management, sociologie, psychologie, lettres, interprétation, théologie –, les étudiants pratiquent avec le Chœur de l'Université l'une des formes universelles d'expression et de communication.

Le défi n'est pas mineur que de continuer le formidable travail de mes prédécesseurs. Comme eux, je compte aborder les œuvres chorales du grand répertoire tout en diversifiant les programmes et les styles, que chaque choriste puisse s'y retrouver tout en se laissant surprendre par la découverte d'œuvres plus inédites, plus inouïes.

Par les rapports étroits que j'entretiens avec la Haute école de musique de Genève, je compte faciliter et multiplier les collaborations avec ses jeunes instrumentistes talentueux, avec ses futurs solistes. Cet échange, d'une Haute école l'autre, entre jeunes professionnels et étudiants amateurs de musique sera sans doute aussi enrichissant pour les uns que pour les autres.

L'enjeu majeur sera de réussir la difficile alchimie entre exigence musicale et épanouissement personnel et collectif – bien chanter ensemble requiert que les répétitions soient aussi assidues que plaisantes, aussi plaisantes qu'assidues.

C'est pour moi un réel honneur que d'entamer avec le Chœur de l'Université un second cinquantenaire d'activités, aussi variées et stimulantes que ne l'a été le premier.

Le Chœur de l'Université est produit par les Activités culturelles de l'Université de Genève.

Remerciements

AGECO, Association genevoise des chœurs d'oratorio, Ville de Genève, les rédacteurs et rédactrices du dossier 50^e; les milliers de choristes qui ont écrit l'histoire chorale de l'Université de Genève

Responsable du projet «Musique»

Eugénie lacconi

Responsable du projet «50^e»

Marie Zesiger

Édition

Ambroise Barras, Eugénie lacconi, Marie Zesiger

Couverture

Anne Zanelli

Graphisme et composition

Julien Jespersen

